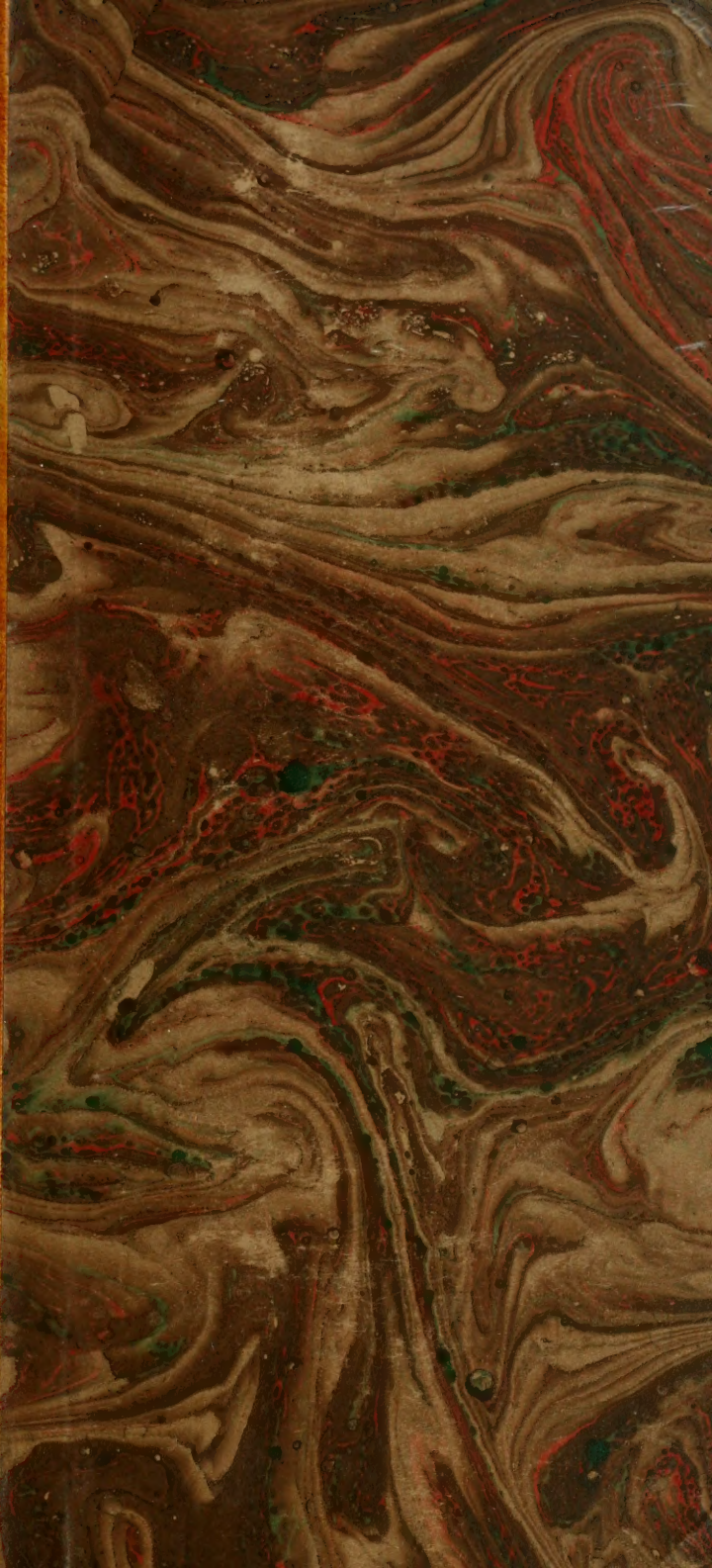




3 1761 05938743 1









Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO

by

ALEX PATHY

MÉLICERTE



MOLIÈRE

1622-1673



MÉLICERTE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

EN VERS

1666



PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & C^{IE}

COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

M. CM. XXIII

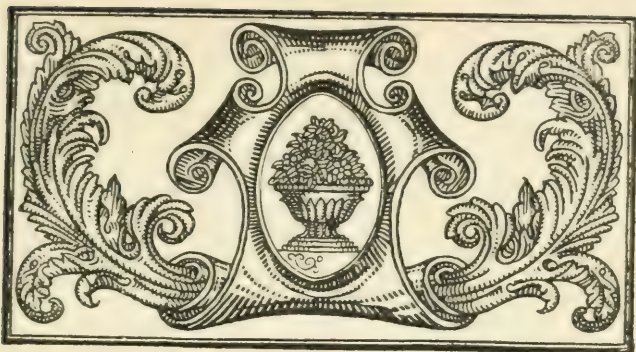


LIBRARY

OCT 18 2001

UNIVERSITY OF TORONTO





NOTICE

Du 2 décembre 1666 au 19 février de l'année suivante, Louis XIV fit célébrer au château de Saint-Germain, des fêtes dont les divertissements variés furent désignés par le nom de Ballet des Muses. L'idée et le plan de ces réjouissances sont dus sans doute à Benserade, qui en écrivit les chansons. De petites comédies y furent intercalées. L'une, qui avait pour titre les Poètes, est d'un auteur demeuré inconnu. Trois autres étaient l'œuvre de Molière. Ce sont Mélicerte, la Pastorale Comique et le Sicilien. Elle ne prirent place dans le programme des fêtes qu'à des époques différentes. Voici comme la Gazette du 4 décembre 1666, décrit la première représentation du Ballet des Muses :

« De Saint-Germain-en-Laye, le 4 décembre 1666. »

« Le 2 du courant, fut ici dansé pour la première fois, en présence de la Reine, de Monsieur et de toute la cour, le Ballet des Muses, composé de treize entrées : ce qui s'exécuta avec la magnificence ordinaire dans les divertissements de Leurs Majestés. Il commence par un dia-

logue de ces divinités du Parnasse, en l'honneur du Roi ; et tous les Arts, que l'on voit si bien refleurir par les soins de ce grand monarque, étants venus les recevoir, se déterminent à faire en l'honneur de chacune d'elles une entrée particulière. Dans la première, pour Uranie, on représente les sept Planètes. Dans la seconde, pour Melpomène, on fait paraître l'aventure de Pyrame et de Thisbé, désignés par le comte d'Armagnac et le marquis de Mirepoix. La troisième est une pièce comique, en faveur de Thalie. La quatrième, pour Euterpe, est composée de bergers et de bergères ; et Sa Majesté, pour s'y délasser, en quelque façon, de ses travaux continuels pour l'État, y représente l'un de ces pasteurs, accompagné du marquis de Villeroy, ainsi que Madame (y représente) l'une des bergères, aussi accompagnée de la marquise de Montespan et des demoiselles de la Vallière et de Toussi. Dans la cinquième, pour Clio, se voit la bataille donnée entre Alexandre et Porus ; et la sixième, en faveur de Calliope, est dansée par cinq poètes. Dans la septième, qui est accompagnée d'un récit, paraît Orphée, qui, par les divers tons de sa lyre, inspire la douleur et les autres passions à ceux qui le suivent. La huitième, pour Erato, est dansée par six amants, entre lesquels Cyrus est désignée par le Roi et Palexandre par le marquis de Villeroy. La neuvième, pour Polemnie, est composée de trois philosophes et de deux orateurs, représentés par les comédiens français et italiens. La dixième est de quatre Faunes et d'autant de femmes sauvages, en faveur de Terpsicore, avec un très beau récit ; et dans l'onzième, il se fait une danse des plus agréables pour ces Muses et les filles de Piérus représentées par Madame, avec les filles de la Reine, de son Altesse Royale, et d'autres dames de la cour. La

douzième est composée de trois nymphes qu'elles avaient choisies pour juger de leur dispute ; et, dans la dernière, Jupiter vient punir les Piérides, pour n'avoir pas reçu le jugement qui avait été prononcé : toutes ces entrées étant si bien concertées et exécutées qu'on ne peut rien voir de plus divertissant. »

Mélicerte est la « pièce comique, en faveur de Thalie », qui fut donnée à la troisième entrée. Ni la Pastorale Comique, ni le Sicilien n'étaient compris dans les divertissements de la première représentation. La Pastorale remplaça Mélicerte le 5 janvier 1667. Quant au Sicilien, il ne fut joué qu'en février, au cours des dernières représentations du Ballet des Muses. Le Ballet comprenait treize entrées. Le Sicilien forma la quatorzième.

*
* *

Déjà Molière, pressé par la nécessité, avait été pris de court dans le temps qu'il composait la Princesse d'Élide, et il avait dû terminer en prose ce qu'il avait commencé d'écrire en vers. Mélicerte comprend deux actes en vers. Mais les éditeurs de 1682 préviennent le lecteur que « cette comédie n'a point été achevée ; il n'y avoit que ces deux actes de faits lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, le sieur de Molière ne l'a point finie. »

Mélicerte est intitulée « comédie pastorale héroïque ». Il n'y a rien cependant qui soit héroïque en elle. Peut-être les développements que Molière n'eut pas le temps de composer, eussent-ils justifié ce titre. Le sujet, en effet, a été emprunté au Grand Cyrus. Mademoiselle de Scudéry y avait peint l'amour de deux jeunes gens élevés parmi les bergers, Sésostris et Timarète, qui s'épousent enfin, quand

on a découvert dans le premier le fils d'Après, roi détrôné d'Égypte, et dans celle qu'il aime la propre fille d'Amaris l'usurpateur. Les derniers vers de Mélicerte annoncent une reconnaissance toute pareille, et des ressemblances de détail justifient mieux encore le rapprochement.

La distribution des rôles de Mélicerte, faute de documents précis, a fait l'objet de conjectures. Molière jouait probablement celui de Lycarsis. Le rôle de Myrtil, on le sait par Grimarest, avait été confié au jeune Baron, qui devait un jour être proclamé l'honneur et la merveille du Théâtre-Français, et qui n'avait alors que treize ans. Molière l'aimait beaucoup, et se proposait de l'instruire dans son art. Mais Mademoiselle Molière, qui se montrait pour lui très malveillante, ayant eu un jour la main trop vive, l'enfant s'enfuit chez la Raisin, sur le théâtre de laquelle il avait débuté. Il ne consentit qu'à grand'peine à rentrer chez son protecteur, et, après la mort de Molière, il passa sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne, où il devait s'illustrer dans les grands rôles des tragédies de Racine.

Mélicerte demeurant inachevée, n'était pas pour être jouée hors du cadre des fêtes données à Saint-Germain. Elle ne fut pas reprise, dans la suite, sur la scène du Palais-Royal.

Elle eut l'infortune, en 1699, d'être remaniée et complétée par un fils d'Armande Béjart, né de son second mariage, et nommé Nicolas Guérin. Cette fâcheuse tentative ne fut point couronnée de succès.

*
* *

Pourquoi Molière jugea-t-il bon, à partir du 5 janvier 1667, de remplacer Mélicerte par la Pastorale Comique ? C'est une question à quoi nul fait précis ne

permet de répondre. Se lassa-t-il d'une pièce à laquelle il n'avait pas eu le loisir de donner une forme définitive? Il ne paraît pas avoir eu des sentiments bien différents pour la sorte d'opéra-bouffe qu'était la Pastorale Comique. Le texte en effet ne nous en a point été conservé; sans doute les éditeurs des œuvres posthumes n'en ont-ils point trouvé trace. Seuls nous sont parvenus les analyses de scènes et les couplets parus dans le Livret du Ballet des Muses. La musique était de Lulli. Molière jouait le rôle bouffon de Lycas.

A. R.





PERSONNAGES

ACANTE, amant de Daphné.

TYRÈNE, amant d'Eroxène.

DAPHNÉ, bergère.

EROXÈNE, bergère.

LYCARSIS, pâtre, cru père de Myrtil.

MYRTIL, amant de Méricerte.

MÉLICERTE, nymphe ou bergère, amante de Myrtil.

CORINE, confidente de Méricerte.

NICANDRE, berger.

MOPSE, berger, cru oncle de Méricerte.

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé





ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIERE

TYRÈNE, DAPHNÉ, ACANTE, EROXÈNE

ACANTE

Ah ! charmante Daphné !

TYRÈNE

Trop aimable Eroxène !

DAPHNÉ

Acante, laisse-moi.

EROXÈNE

Ne me suis point, Tyrène.

ACANTE

Pourquoi me chasses-tu ?

TYRÈNE

Pourquoi fais-tu mes pas ?

MELICERTE

DAPHNÉ

Tu me plais loin de moi.

EROXÈNE

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle ?

TYRÈNE

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?

DAPHNÉ

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?

EROXÈNE

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?

ACANTE

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TYRÈNE

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

EROXÈNE

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE

Hé bien ! en m'éloignant je te vais satisfaire.

TYRÈNE

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TYRÈNE

Obligéante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et sache d'où pour moi procède tant de haine.



SCÈNE II

DAPHNÉ, EROXÈNE

EROXÈNE

Acante a du mérite et t'aime tendrement :
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement ?

DAPHNÉ

Tyrène vaut beaucoup et languit pour tes charmes :
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes ?

EROXÈNE

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNÉ

Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

EROXÈNE

Je ne fais pour Tyrène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

DAPHNÉ

Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire ?

EROXÈNE

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNÉ

Sans te nommer celui qu'Amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton désir,
Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable
Qui jusqu'au moindre trait lui ressemble si fort
Qu'il est sûr que tes yeux le connaîtront d'abord.

EROXÈNE

Je puis te contenter par une même voie,
Et payer ton secret en pareille monnaie.
J'ai, de la main aussi de ce peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux
Si plein de tous ces traits et de sa grâce extrême
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNÉ

La boîte que le peintre a fait faire pour moi
Est tout à fait semblable à celle que je vois.

EROXÈNE

Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble,
Et certes il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNÉ

Faisons en même temps, par un peu de couleurs,
Confiance à nos yeux du secret de nos cœurs.

EROXÈNE

Voyons à qui plus vite entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ

La méprise est plaisante, et tu te brouilles bien :
Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.

EROXÈNE

Il est vrai. Je ne sais comment j'ai fait la chose.

DAPHNÉ

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

EROXÈNE

Que veut dire ceci ? Nous nous jouons, je crois.
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

DAPHNÉ

Certes, c'est pour en rire. et tu peux me le rendre.

EROXÈNE

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNÉ

De mes sens prévenus est-ce une illusion ?

EROXÈNE

Mon âme sur mes yeux fait-elle impression ?

DAPHNÉ

Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.

EROXÈNE

De Myrtil en ces traits je rencontre l'image.

DAPHNÉ

C'est le jeune Myrtil qui fait naître mes feux.

EROXÈNE

C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.

MÉLICERTE

DAPHNÉ

Je venais aujourd'hui te prier de lui dire
Les soins que pour son sort son mérite m'inspire.

EROXÈNE

Je venais te chercher pour servir mon ardeur
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNÉ

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante ?

EROXÈNE

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente ?

DAPHNÉ

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grâce naissante a de quoi tout charmer.

EROXÈNE

Il n'est nymphe en l'aimant qui ne se tînt heureuse,
Et Diane, sans honte, en serait amoureuse.

DAPHNÉ

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,
Et, si j'avais cent cœurs, ils seraient tous pour lui.

EROXÈNE

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paraître,
Et si j'avais un sceptre, il en serait le maître.

DAPHNÉ

Ce serait donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudrait du sein arracher cet amour ;
Nos âmes dans leurs vœux sont trop bien affermies.
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies ;

Et, puisqu'en même temps, pour le même sujet,
Nous avons toutes deux formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une et l'autre aucun lâche avantage,
Et courons nous ouvrir ensemble à Lycarsis
Des tendres sentiments où nous jette son fils.

EROXÈNE

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un père de la sorte,
Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux,
Feraient croire qu'il est issu du sang des dieux.
Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce père,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le mystère,
Et consentons qu'après Myrtil entre nous deux
Décide par son choix ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ

Soit. Je vois Lycarsis avec Mopse et Nicandre ;
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.



SCÈNE III

LYCARSIS, MOPSE, NICANDRE

NICANDRE

Dis-nous donc ta nouvelle.

LYCARSIS

Ah! que vous me pressez!
Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE

Que de sottés façons et que de badinage !
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LYCARSIS

Parmi les curieux des affaires d'État,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'import-
Et jouir quelque temps de votre impatience. [tance,

NICANDRE

Veux-tu par tes délais nous fatiguer tous deux ?

MOPSE

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux ?

NICANDRE

De grâce, parle, et mets ces mines en arrière.

LYCARSIS

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,
Et me dites chacun quel don vous me ferez
Pour obtenir de moi ce que vous désirez.

MOPSE

La peste soit du fat ! Laissons-le là, Nicandre ;
Il brûle de parler bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger,
Et ne l'écouter pas est le faire enrager.

LYCARSIS

Hé !

NICANDRE

Te voilà puni de tes façons de faire.

LYCARSIS

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE

Point d'affaire.

LYCARSIS

Quoi ! vous ne voulez pas m'entendre ?

NICANDRE

Non.

LYCARSIS

Eh bien,
Je ne dirai donc mot, et vous ne saurez rien.

MOPSE

Soit.

LYCARSIS

Vous ne saurez pas qu'avec magnificence
Le roi vient d'honorer Tempé de sa présence,
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour,
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour,
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.

NICANDRE

Nous n'avons pas envie aussi de rien savoir.

LYCARSIS

Je vis cent choses là ravissantes à voir.
Ce ne sont que seigneurs qui, des pieds à la tête,
Sont brillants et parés comme au jour d'une fête.
Ils surprennent la vue, et nos prés au printemps,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatants.

Pour le prince, entre tous sans peine on le remarque,
Et d'une stade loin il sent son grand monarque ;
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi.
Il le fait d'une grâce à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde,
On ne croirait jamais comme de toutes parts
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards :
Ce sont autour de lui confusions plaisantes,
Et l'on dirait d'un tas de mouches reluisantes
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle est une gueuserie.
Mais, puisque sur le fier vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien.

MOPSE

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LYCARSIS

Allez vous promener.

MOPSE

Va-t'en te faire pendre.



SCENE IV

EROXÈNE, DAPHNÉ, LYCARSIS

LYCARSIS

C'est de cette façon que l'on punit les gens
Quand ils font les benêts et les impertinents.

DAPHNÉ

Le Ciel tienne, pasteur, vos brebis toujours saines !

EROXÈNE

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines !

LYCARSIS

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux
Qui vous aime beaucoup et soit digne de vous !

DAPHNÉ

Ah ! Lycarsis, nos vœux à même but aspirent.

EROXÈNE

C'est pour le même objet que nos deux cœurs sou-
[pirent.

DAPHNÉ

Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs.
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

EROXÈNE

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LYCARSIS

Nymphes...

MÉLICERTE

DAPHNÉ

Pour ce bien seul nous poussons des sou-
[pirs.

LYCARSIS

Je suis...

EROXÈNE

A ce bonheur tendent tous nos désirs.

DAPHNÉ

C'est un peu librement expliquer sa pensée.

LYCARSIS

Pourquoi ?

EROXÈNE

La bienséance y semble un peu blessée.

LYCARSIS

Ah ! point.

DAPHNÉ

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut sans nulle honte en faire un libre aveu.

LYCARSIS

Je...

EROXÈNE

Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

LYCARSIS

C'est blesser ma pudeur que me flatter ainsi.

EROXÈNE

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

DAPHNÉ

Enfin tout notre bien est en votre puissance.

EROXÈNE

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

DAPHNÉ

Trouverons-nous en vous quelques difficultés ?

LYCARSIS

Ah !

EROXÈNE

Nos vœux, dites-moi, seront-ils rejetés ?

LYCARSIS

Non. J'ai reçu du Ciel une âme peu cruelle ;
Je tiens de feu ma femme. et je me sens, comme elle,
Pour les désirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

DAPHNÉ

Accordez donc Myrtil à notre amoureux zèle.

EROXÈNE

Et souffrez que son choix règle notre querelle.

LYCARSIS

Myrtil ?

DAPHNÉ

Oui, c'est Myrtil que de vous nous voulons.

EROXÈNE

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons ?

MÉLICERTE

LYCARSIS

Je ne sais ; mais Myrtil n'est guère dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux,
Et l'on veut s'engager un bien si précieux,
Prévenir d'autres cœurs, et braver la fortune
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXÈNE

Comme par son esprit et ses autres brillants
Il rompt l'ordre commun et devance le temps,
Notre flamme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

LYCARSIS

Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois ;
Et cet Athénien qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond ;
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ

Il n'est point tant enfant qu'à le voir chaque jour
Je ne le crois atteint déjà d'un peu d'amour,
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

EROXÈNE

Ils pourraient bien s'aimer, et je vois...

LYCARSIS

Franc abus.

Pour elle, passe encore : elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance ;
Mais, pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits désirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ

Enfin nous désirons par le nœud d'hyménée
Attacher sa fortune à notre destinée.

EROXÈNE

Nous voulons l'une et l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LYCARSIS

Je m'en tiens honoré autant qu'on saurait croire.
Je suis un pauvre pâtre, et ce m'est trop de gloire
Que deux nymphes d'un rang le plus haut du pays
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,
Je consens que son choix règle votre dispute ;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt
Pourra pour son recours m'épouser, s'il lui plaît :
C'est toujours même sang et presque même chose.
Mais le voici, souffrez qu'un peu je le dispose,
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement,
Et voilà ses amours et son attachement.



SCÈNE V

MYRTIL, LYCARSIS, EROXÈNE, DAPHNÉ

MYRTIL

Innocente petite bête,
 Qui contre ce qui vous arrête
 Vous débâtez tant à mes yeux,
 De votre liberté ne plaignez point la perte ;
 Votre destin est glorieux,
 Je vous ai pris pour Mélicerte.
 Elle vous baisera, vous prenant dans sa main,
 Et de vous mettre en son sein
 Elle vous fera la grâce.
 Est-il un sort au monde et plus doux et plus beau ?
 Et qui des rois, hélas ! heureux petit moineau,
 Ne voudrait être en votre place ?

LYCARSIS

Myrtil, Myrtil, un mot. Laissons là ces joyaux,
 Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
 Ces deux nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent,
 Et, tout jeune déjà, pour époux te demandent.
 Je dois par un hymen t'engager à leurs vœux,
 Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux.

MYRTIL

Ces nymphes...

LYCARSIS

Oui, des deux tu peux en choisir une.
 Vois quel est ton bonheur, et bénis la fortune.

MYRTIL

Ce choix qui m'est offert peut-il m'être un bonheur
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur ?

LYCARSIS

Enfin, qu'on le reçoive, et que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font on songe à bien répondre.

EROXÈNE

Malgré cette fierté qui règne parmi nous,
Deux nymphes, ô Myrtyl, viennent s'offrir à vous,
Et de vos qualités les merveilles écloses
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

DAPHNÉ

Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter sur ce choix vos yeux et votre cœur,
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

MYRTIL

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend ;
Mais cet honneur pour moi, je l'avoue, est trop grand.
A vos rares bontés il faut que je m'oppose ;
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose ;
Et je serais fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop
[bas.

EROXÈNE

Contentez nos désirs, quoi qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

DAPHNÉ

Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

MÉLICERTE

MYRTIL

Le choix qui ni'est offert s'oppose à votre attente,
 Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.
 Le moyen de choisir de deux grandes beautés
 Égales en naissance et rares qualités ?
 Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable,
 Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

EROXÈNE

Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux,
 Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
 Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL

Et bien, si ces raisons ne vous satisfont pas
 Celle-ci le fera : j'aime d'autres appas,
 Et je sens bien qu'un cœur qu'un bel objet engage
 Est insensible et sourd à tout autre avantage.

LYCARSIS

Comment donc ? qu'est ceci ? qui l'eût pu présumer ?
 Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer ?

MYRTIL

Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su le faire.

LYCARSIS

Mais cet amour me choque et n'est pas nécessaire.

MYRTIL

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,
 Me faire un cœur sensible et tendre comme il est.

LYCARSIS

Mais ce cœur que j'ai fait me doit obéissance.

MYRTIL

Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

LYCARSIS

Mais enfin sans mon ordre il ne doit point aimer.

MYRTIL

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer ?

LYCARSIS

Et bien, je vous défends que cela continue.

MYRTIL

La défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

LYCARSIS

Quoi ! les pères n'ont pas des droits supérieurs ?

MYRTIL

Les dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les
[cœurs.

LYCARSIS

Les dieux... Paix, petit sot, cette philosophie
Me...

DAPHNÉ

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah ! ah ! je vous ferai sentir que je suis père.

DAPHNÉ

Traitons, de grâce, ici les choses sans colère.

EROXÈNE

Peut-on savoir de vous cet objet si charmant
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant ?

MYRTYL

Mélicerte, Madame ; elle en peut faire d'autres.

EROXÈNE

Vous comparez, Myrtil, ses qualités aux nôtres ?

DAPHNÉ

Le choix d'elle et de nous est assez inégal.

MYRTIL

Nymphes, au nom des dieux, n'en dites point de mal ;
Daignez considérer, de grâce, que je l'aime,
Et ne me jetez point dans un désordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais :
C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.
Il est vrai, d'elle à vous je sais la différence ;
Mais par sa destinée on se trouve enchaîné,
Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une âme est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre ;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS

Myrtil ! holà ! Myrtil ! Veux-tu revenir, traître !
Il fuit ; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports ;
Vous l'aurez pour époux, j'en répons corps pour
[corps.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MÉLICERTE, CORINE

MÉLICERTE

Ah ! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Lycarsis qu'elle tient la nouvelle ?

CORINE

Oui.

MÉLICERTE

Que les qualités dont Myrtil est orné
Ont su toucher d'amour Eroxène et Daphné ?

CORINE

Oui.

MÉLICERTE

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande,

Et que dans ce débat elles ont fait dessein
 De passer dès cette heure à recevoir sa main ?
 Ah ! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
 Et que c'est faiblement que mon souci te touche !

CORINE

Mais quoi ! que voulez-vous ? C'est là la vérité,
 Et vous redites tout comme je l'ai conté.

MÉLICERTE

Mais comment Lycarsis reçoit-il cette affaire ?

CORINE

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui
 [plaire.

MÉLICERTE

Et ne vois-tu pas bien, toi qui sais mon ardeur,
 Qu'avec ce mot, hélas ! tu me perce le cœur ?

CORINE

Comment ?

MÉLICERTE

Me mettre aux yeux que le sort implacable
 Auprès d'elles me rend trop peu considérable,
 Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
 N'est-ce pas une idée à me désespérer ?

CORINE

Mais quoi ! je vous réponds et dis ce que je pense.

MÉLICERTE

Ah ! tu me fais mourir par ton indifférence.
 Mais dis, quels sentiments Myrtil a-t-il fait voir ?

CORINE

Je ne sais.

MÉLICERTE

Et c'est là ce qu'il fallait savoir,
Cruelle !

CORINE

En vérité, je ne sais comment faire,
Et de tous les côtés je trouve à vous déplaire.

MÉLICERTE

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvements
D'un cœur, hélas ! rempli de tendres sentiments.
Va-t'en, laisse-moi seule en cette solitude
Passer quelques moments de mon inquiétude.



SCÈNE II

MÉLICERTE

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,
Et Bélise avait su trop bien m'en informer.
Cette charmante mère, avant sa destinée,
Me disait une fois, sur le bord du Pénée :
« Ma fille, songe à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs.
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables ;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables,
Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses traits. »
De ces leçons, mon cœur, je m'étais souvenue ;
Et, quand Myrtil venait à s'offrir à ma vue,

Qu'il jouait avec moi, qu'il me rendait des soins,
 Je vous disais toujours de vous y plaire moins.
 Vous ne me crûtes point, et votre complaisance
 Se vit bientôt changée en trop de bienveillance...
 Dans ce naissant amour, qui flattait vos désirs,
 Vous ne vous figuriez que joie et que plaisirs;
 Cependant vous voyez la cruelle disgrâce
 Dont en ce triste jour le destin vous menace,
 Et la peine mortelle où vous voilà réduit !
 Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, je vous l'avais bien
[dit !
 Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
 Voici...



SCENE III

MYRTIL, MÉLICERTE

MYRTIL

J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
 Un petit prisonnier que je garde pour vous,
 Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.
 C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
 Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
 Le présent n'est pas grand ; mais les divinités
 Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
 C'est le cœur qui fait tout, et jamais la richesse
 Des présents que... Mais, ciel ! d'où vient cette tris-
[tesse ?
 Qu'avez-vous, Mélicerte, et quel sombre chagrin
 Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin ?

Vous ne répondez point, et ce morne silence
Redouble encor ma peine et mon impatience.
Parlez, de quel ennui ressentez-vous les coups ?
Qu'est-ce donc ?

MÉLICERTE

Ce n'est rien.

MYRTIL

Ce n'est rien, dites-vous ?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ?
Ah ! ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas ! ce que disent ces pleurs.

MÉLICERTE

Rien ne me servirait de vous le faire entendre.

MYRTIL

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre,
Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui
De vouloir me voler la part de votre ennui ?
Ah ! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MÉLICERTE

Eh bien ! Myrtil, eh bien ! il faut donc vous le dire...
J'ai su que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxène et Daphné vous veulent pour époux ;
Et je vous avouerai que j'ai cette faiblesse
De n'avoir pu, Myrtil, le savoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la rigoureuse loi
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MYRTIL

Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse !
Vous pouvez soupçonner mon amour de faiblesse,

Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
 Je puisse être jamais à quelque autre qu'à vous !
 Que je puisse accepter une autre main offerte !
 Eh ! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
 Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
 Et faire un jugement si mauvais de mon cœur ?
 Quoi ! faut-il que de lui vous ayez quelque crainte ?
 Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte :
 Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas !
 Si vous êtes si prête à ne le croire pas !

MÉLICERTE

Je pourrais moins, Myrtil, redouter ces rivales
 Si les choses étaient de part et d'autre égales,
 Et dans un rang pareil j'oserais espérer
 Que peut-être l'amour me ferait préférer,
 Mais l'inégalité de bien et de naissance
 Qui peut d'elles à moi faire la différence...

MYRTIL

Ah ! leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
 Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
 Je vous aime, il suffit, et dans votre personne
 Je vois rang, biens, trésors, états, sceptres, couronne,
 Et, des rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir,
 Je n'y changerais pas le bien de vous avoir.
 C'est une vérité toute sincère et pure,
 Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MÉLICERTE

Eh bien ! je crois, Myrtil, puisque vous le voulez,
 Que vos vœux par leur rang ne sont point ébranlés,
 Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles,
 Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer
 [qu'elles ;

Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix :
 Votre père, Myrtil, réglera votre choix,
 Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chère,
 Pour préférer à tout une simple bergère.

MYRTIL

Non, chère Mélicerte, il n'est père ni dieux
 Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux,
 Et toujours de mes vœux reine comme vous êtes...

MÉLICERTE

Ah ! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites !
 N'allez point présenter un espoir à mon cœur
 Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,
 Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
 Me rendrait plus cruel le coup de ma disgrâce.

MYRTIL

Quoi ! faut-il des serments appeler le secours,
 Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours !
 Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
 Et connaissez bien peu le pouvoir de vos charmes !
 Eh bien, puisqu'il le faut, je jure par les dieux,
 Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux
 Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
 Recevez-en ici la foi que je vous donne,
 Et souffrez que ma bouche avec ravissement
 Sur cette belle main en signe le serment.

MÉLICERTE

Ah ! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voie.

MYRTIL

Est-il rien... Mais, ô Ciel ! on vient troubler ma joie.

SCÈNE IV

LYCARSIS, MYRTIL, MÉLICERTE

LYCARSIS

Ne vous contraignez pas pour moi.

MÉLICERTE

Quel sort fâcheux !

LYCARSIS

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
 Peste ! mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
 Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre !
 Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exila,
 Dans sa philosophie appris ces choses-là ?
 Et vous, qui lui donnez de si douce manière
 Votre main à baiser, la gentille bergère,
 L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
 Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs ?

MYRTIL

Ah ! quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
 Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LYCARSIS

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

MYRTIL

Je ne souffrirai point que vous la maltraitez.
 A du respect pour vous la naissance m'engage,
 Mais je saurai sur moi vous punir de l'outrage.
 Oui, j'atteste le Ciel que, si, contre mes vœux,
 Vous dites encor le moindre mot fâcheux,

Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice,
 Au milieu de mon sein vous chercher un supplice,
 Et par mon sang versé lui marquer promptement
 L'éclatant désaveu de votre emportement.

MÉLICERTE

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
 Et que mon dessein soit de séduire son âme :
 S'il s'attache à me voir, et me veut quelque bien,
 C'est de son mouvement : je ne l'y force en rien.
 Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre
 De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre :
 Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer ;
 Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer.
 Et, pour vous arracher toute injuste créance,
 Je vous promets ici d'éviter sa présence,
 De faire place au choix où vous vous résoudrez,
 Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.



SCÈNE V

LYCARSIS, MYRTIL

MYRTIL

Et bien, vous triomphez avec cette retraite.
 Et dans ces mots votre âme a ce qu'elle souhaite ;
 Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
 Que vous serez trompé dans ce que vous pensez,
 Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,
 Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

LYCARSIS

Comment ! à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller ?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler ?

MYRTIL

Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est pas sage
Pour rentrer au devoir, je change de langage,
Et je vous prie ici, mon père, au nom des dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.
Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour est un présent que j'ai reçu de vous ;
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable
Si vous me l'allez rendre, hélas ! insupportable ?
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux ;
Sans ses divins appas, rien ne m'est précieux ;
Ils font tout mon bonheur et toute mon envie,
Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LYCARSIS, *à part.*

Aux douleurs de son âme il me fait prendre part.
Qui l'aurait jamais cru de ce petit pendard ?
Quel amour, quels transports, quels discours pour
[son âge !
J'en suis confus, et sens que cet amour m'engage.

MYRTIL, *se jetant à ses genoux.*

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir ?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

LYCARSIS, *à part.*

Je ne puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL

Que si dans votre cœur un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYCARSIS

Lève-toi.

MYRTIL

Serez-vous sensible à mes soupirs ?

LYCARSIS

Oui.

MYRTIL

J'obtiendrai de vous l'objet de mes désirs ?

LYCARSIS

Oui.

MYRTIL

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main ?

LYCARSIS

Oui. Lève-toi, te dis-je.

MYRTIL

O père le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains après tant de bonté !

LYCARSIS

Ah ! que pour ses enfants un père a de faiblesse !
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse,
Et ne sent-on pas certains mouvements doux
Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

MÉLICERTE

MYRTIL

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée ?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée ?

LYCARSIS

Non.

MYRTIL

Me permettez-vous de vous désobéir
Si de ces sentiments on vous fait revenir ?
Prononcez le mot.

LYCARSIS

Oui. Ah ! nature, nature !

Je m'en vais trouver Mopse, et lui faire ouverture
De l'amour que sa nièce et toi vous vous portez.

MYRTIL

Ah ! que ne dois-je point à vos rares bontés !
Quelle heureuse nouvelle à dire à Méricerte !
Je n'accepterai pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.



SCENE VI

ACANTE, TYRÈNE, MYRTIL

ACANTE

Ah ! Myrtil, vous avez du Ciel reçu des charmes
Qui nous ont préparé des matières de larmes,

Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enlève les cœurs.

TYRÈNE

Peut-on savoir, Myrtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux ?

ACANTE

Ne faites point languir deux amants davantage.
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

TYRÈNE

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatants,
En mourir tout d'un coup que traîner si longtemps.

MYRTIL

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flamme.
La belle Mélicerte a captivé mon âme ;
Auprès de cet objet mon sort est assez doux
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;
Et, si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez l'un ni l'autre aucun lieu de vous plain-
[dre.

ACANTE

Ah ! Myrtil, se peut-il que deux tristes amants...

TYRÈNE

Est-il vrai que le Ciel, sensible à nos tourments...

MYRTIL

Oui. Content de mes fers comme d'une victoire
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire :
J'ai de mon père encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

MÉLICERTE

ACANTE

Ah ! que cette aventure est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle !

TYRÈNE

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contents tous deux.



SCÈNE VII

NICANDRE, MYRTIL, ACANTE, TYRÈNE

NICANDRE

Savez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée ?

MYRTIL

Comment ?

NICANDRE

En diligence elle est partout cherchée.

MYRTIL

Et pourquoi ?

NICANDRE

Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'ici le roi s'est transporté :
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL

O Ciel ! expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NICANDRE

Ce sont des incidents grands et mystérieux.
Oui, le roi vient chercher Mécicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise, sa mère,
Dont tout Tempé croyait que Mopse était le frère...
Mais je me suis chargé de la chercher partout,
Vous saurez tout cela tantôt de bout en bout.

MYRTIL

Ah ! dieux ! quelle rigueur ? Hé, Nicandre, Nicandre !

ACANTE

Suivons aussi ses pas afin de tout apprendre.

(Cette comédie n'a point été achevée ; il n'y avait que ces deux actes de faits lorsque le roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, Molière ne l'a point finie.)





DIJON — DARANTIERE





LE TARTUFFE



MOLIÈRE

1622-1673



LE TARTUFFE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN VERS

1667



PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

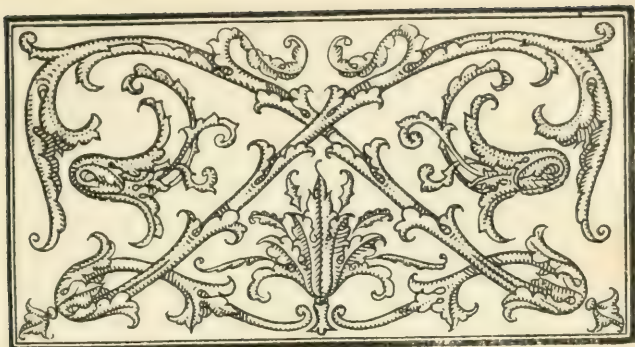
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & C^{IE}

COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

M. CM. XXIII





NOTICE

Il fallut que, par trois fois, Molière affrontât la fortune, pour obtenir enfin de jouer librement son Tartuffe, et pour abaisser les obstacles élevés sur sa route par la malignité de ses adversaires. Quelques péripéties de cette lutte, ont été indiquées déjà, parce qu'elles se trouvaient mêlées à l'histoire d'autres pièces. Il n'est pas inutile cependant de retracer brièvement, dans son ensemble, cette « Querelle » si l'on peut dire, qui a vu les inimitiés excitées par l'œuvre de Molière, se déchaîner avec une rigueur sans exemple et souvent efficace.

Elle se divise naturellement en trois périodes, qu'ouvre chaque tentative de faire accepter la pièce au public.

De 1664 à 1665, Tartuffe est connu par des lectures et un très petit nombre de représentations privées. Il est joué pour la première fois le 12 mai 1664, l'avant-dernier jour des Plaisirs de l'Île enchantée. Il porte des coups bien cruels aux faux dévots, aux libertins hypocrites. Il fait scandale. On l'accuse d'attaquer la religion et la piété véritable non moins que l'hypocrisie. La reine Anne d'Autriche, dont certains courtisans pouvaient bien

montrer une piété d'autant plus chatouilleuse qu'elle était plus intéressée, s'indigne. Le curé de Saint-Barthélemy, Pierre Roullé, dans un libelle adressé à Louis XIV, Le Roi glorieux au monde, appelle Molière « un démon vêtu de chair et habillé en homme », et il demande pour lui le supplice du feu. Le roi trouve la pièce à son goût. Les représentations, cependant, sont suspendues, et Molière fait connaître son œuvre en la lisant dans les salons : à Fontainebleau, devant le cardinal Chigi, neveu et légat du pape Alexandre VII; chez l'académicien Habert de Montmort, chez Ninon de Lenclos. Il la joue chez Monsieur, à Villers-Cotterets, et il la donne au Raincy, chez la princesse Palatine, sur l'ordre du prince de Condé et devant lui. *Tartuffe* ne comptait alors que trois actes.

Le premier ouvrage que Molière donne après lui, est *Don Juan*; et c'est une nouvelle manifestation d'audace. Ce gentilhomme dévoyé n'était pas seulement le monstre de vices qui sait unir un libertinage athéiste à la séduction et à la débauche. Ne pousse-t-il point la perversion jusqu'à trouver une volupté nouvelle dans la feinte apparence de la vertu? Que dit-il? « L'hypocrisie est un vice à la mode... Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages que l'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée... On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les jette tous sur les bras... Quelque baissement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai

déjendu par elle envers et contre tous... » C'est le langage même des placets que Molière, dans la suite, fera tenir au roi. Ce sont des accents auxquels répondent comme un écho certains vers du rôle de Cléante. Et Don Juan, nous ne l'aurions pas connu sous cet aspect sans doute, si la carrière de Tartuffe n'avait une première fois été arrêtée, si le poète n'en avait déjà éprouvé un vif ressentiment.

Don Juan devait, au bout d'un mois, disparaître discrètement de la scène. Alors on voit lui succéder L'Amour Médecin, Le Misanthrope, Le Médecin malgré lui. Puis, ce sont, dans le cadre du Ballet des Muses, Méclicerte et Le Sicilien. Des chefs-d'œuvre aussi, mais bien différents de caractère et de portée.

Le 5 août 1667, avec l'autorisation du roi qui présidait aux opérations de guerre en Flandre, nouvelle représentation de Tartuffe. Il se nomme Panulphe à présent, et la pièce a pour titre L'Imposteur.

Mais le premier Président de Lamoignon et l'archevêque de Péréfixe lui opposent l'appareil des lois civiles et religieuses. Le roi est en Flandre. Il faut céder.

Molière, après une période de découragement, joue Amphitryon, Georges Dandin, L'Avare. Et l'heure enfin vient de donner sans entraves le chef-d'œuvre attendu. Voici trois ans déjà qu'Anne d'Autriche est morte. Louis XIV est passé de La Vallière à Montespan. Les clabauderies des faux dévots ne sauraient plus émouvoir celui qui a si peu de souci de scandaliser les sincères. Le 5 février 1669, le roi autorise la représentation publique de Tartuffe. On la donne le soir même. Le succès est retentissant. Les spectateurs se pressent au Palais-Royal; et les représentations successives atteignent le nombre, extraordinaire pour l'époque, de quarante-quatre.



Le succès de Tartuffe s'est prolongé d'âge en âge. Les mérites propres de la pièce l'expliquent. Les applications, que pour les besoins de certaines polémiques on en pouvait faire aux faux dévots et par suite aux dévots même sincères, devaient assurer d'autre part sa constante actualité. Quelle fut l'intention véritable de Molière? C'est ce dont on peut discuter toujours. Quelle est la portée morale de la pièce? Comment s'accorde-t-elle avec les scrupules des lecteurs vraiment religieux? Autant de questions littéraires et même, si l'on peut dire, de cas de conscience qui se posent, et dont la solution peut varier avec le goût, la culture, la probité morale des juges.

Orgon est écœurant de bêtise, Tartuffe, répugnant d'imposture. Mais Cléante parle un langage raisonné qui doit refléter assez bien la manière des honnêtes gens de son temps, d'un temps où, hormis les éclairs mystiques d'un Pascal, la religion chez les orateurs et les écrivains sacrés se raisonne, se discipline, se présente dans un appareil de logique et avec la beauté tranquille d'une régulière ordonnance. Et puis, dans ce temps de foi, il était naturel que des habiles cherchassent à trafiquer de la foi. Les témoignages abondent qui le prouvent. Les hypocrites étaient nombreux et d'ailleurs combattus. Bossuet les a menacés du jugement; Fénelon et La Bruyère les ont marqués. Bourdaloue a dans la chaire apporté cette attestation : « Il est certain que jamais l'abus de la dévotion apparente et déguisée n'a été plus grand qu'il n'est aujourd'hui. » Conti n'était-il point un Tartuffe sinistre? Molière avait sous les yeux des modèles nombreux, dont beaucoup étaient de marque, et dont quelques-uns s'étaient efforcés de mériter ses légitimes ripostes. Ils n'avaient pas ménagé leurs attaques à L'École des Femmes. Ils se

passaient de main en main ce Traité de la Comédie, où Conti avait recuit sa récente austérité dans le souvenir maintenant abhorré de ses expériences anciennes. Ils trouvaient bon que Port-Royal traitât les gens de théâtre d'empoisonneurs publics. Les émules de Tartuffe étaient à chaque vestibule du palais, à chaque porte d'église. Pourquoi Molière fût-il resté plus aveugle que Bourdaloue, et, peintre de mœurs, n'eût-il pas mis, au milieu de tableaux non moins hardiment tracés, la silhouette inquiétante d'un de ces larrons d'honneur, de ces escrocs dissimulés sous le manteau de la foi?

Quelles qu'aient pu être ses intentions véritables, ce qui demeure, et qui est hors de contestation, c'est qu'il a réussi à tracer de L'Imposteur et de son milieu une image vraisemblable, toute conforme à la vie où se coudoient journellement le rire et l'angoisse, une pièce où se mélangent, se confondent, se compensent des genres voisins et cependant différents, qu'il a pratiqués chacun tour à tour et dont il a fait comme la synthèse, en un système heureusement équilibré.

Tartuffe fait rire. Et cependant, son rôle n'est pas sans inspirer des sentiments qui sont d'un tout autre ordre. Comme il fait chasser Damis, et comme il menace Orgon, d'un ton où sa pensée profonde se dévoile dans toute l'étendue de sa malhonnêteté! Sortir de cette maison, qu'il s'est tant appliqué à conquérir? Ah! non :

« C'est à vous de sortir, vous qui parlez en maître! »

Mais de tels éclats sont l'exception; et, constamment, nous avons sous les yeux, un personnage qui sait parler, faire paraître sa flamme, mais qui n'arrive pas, malgré la recherche de son langage, à dissimuler des goûts ridiculement matériels et bas.

Aussi bien, le ressort de la pièce, en somme, sera

le contraste entre les sentiments teintés de religiosité et de noblesse d'âme qui sont la parure de l'hypocrite, et les appétits vulgaires de bien-être et de sensualité auxquels il est soumis par sa nature. Déjà, pour que ce contraste fût plus net à nos yeux, dès le début, Molière avait retardé jusqu'au III^e acte l'entrée du personnage principal. Ainsi les autres avaient le temps par leurs conversations, leurs attaques ou les excessives manifestations de leur amitié, d'avertir le spectateur, de lui éviter des méprises en un sujet où la moindre erreur pouvait choquer avec une particulière gravité. Ainsi l'ascendant de l'hypocrite était-il révélé avec toute sa force, puisqu'on en voit les effets, alors même qu'il est absent. Ainsi l'on comprend mieux l'égarément d'Orgon ou de Madame Pernelle et l'indignation de ceux qui n'ont point le même bandeau sur les yeux.

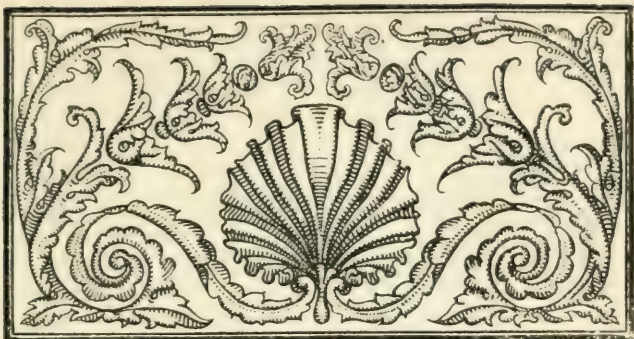
Mais ces gradations, si habiles et mesurées qu'elles soient, ne sont pas tout. Sans doute, l'intrigue est habilement calculée et menée, le caractère de Tartuffe est tracé avec une vigueur et une verve incomparables, les mœurs sont peintes avec justesse et vérité. Ce qui fait de la pièce vraiment une grande comédie, ce qui permet de fondre en elle des genres assez nettement différents, ce qui lui donne la vis comica et le pouvoir de susciter le rire là même où l'indignation ne serait plus très loin de se donner libre cours, c'est l'art avec lequel Molière unit aux traits plus relevés que sait choisir le peintre des mœurs et des caractères, les traits savoureux de la farce où il est maître. Et la farce emporte tout dans son mouvement, émousse les difficultés, change en rire ce qui pourrait être inquiétude, ravale Tartuffe à ce personnage de bouffon, sans lequel il serait odieux. La scène où l'hypocrite poursuit Elmire de ses déclarations, n'eût-elle point, à certains égards, froissé et alarmé les délicats, si le spectateur ne savait Orgon caché sous la table, et ne se réjouissait à l'idée de voir soudain la victime de Tartuffe comprendre enfin et

soudain apparaître? Et « le pauvre homme », et la première scène avec les fureurs de Madame Pernelle, et d'autres traits encore de la même saveur, captivent et alimentent la curiosité, soulèvent et retiennent le rire, font du scélérat un grotesque, et transmutent le drame latent en une pièce toute frémissante de comique intense, d'imprévu et de mouvement.

A. R.



PRÉFACE DE L'AUTEUR



PRÉFACE DE L'AUTEUR

Voicy une comedie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a esté longtemps persecutée ; et les gens qu'elle jouë ont bien fait voir qu'ils estoient plus puissans en France que tous ceux que j'ay jouëz jusqu'icy. Les marquis, les précieuses, les cocus et les medecins, ont souffert doucement qu'on les ait representez, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux. Mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie : ils se sont effarouchez d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouier leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnestes gens se meslent. C'est un crime qu'ils ne sçauoient me pardonner, et ils se sont tous armez contre ma comedie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le costé qui les a blessez : ils sont trop politiques pour cela, et sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur loüable coûtume, ils ont couvert leurs interests de la cause de Dieu, et le *Tartuffe*, dans leur bouche, est une piece qui offence la pieté. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abomina-

tions, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les sillabes en sont impies, les gestes mesme y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de teste, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mysteres qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ay eu beau la soumettre aux lumieres de mes amis et à la censure de tout le monde : les corrections que j'y ay pû faire; le jugement du Roy et de la Reyne, qui l'ont veü; l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'on honorée publiquement de leur presence; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servy. Ils n'en veulent point démordre, et, tous les jours encore, ils font crier en public des zelez indiscrets qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucirois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'estoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jetter dans leur party de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foy et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les interests du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voila ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais devots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma comedie; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les des-honorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comedie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouter les choses que l'on doit réverer; que je l'ay traitée avec toutes les précautions que me demandoit la delicatesse de la matiere, et que j'ay mis tout

l'art et tous les soins qu'il m'a esté possible pour bien distinguer le personnage de l'hipocrite d'avec celuy du vray devot. J'ay employé pour cela deux actes entiers a préparer la venuë de mon scelerat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance ; on le connoist d'abord aux marques que je luy donne, et d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractere d'un meschant homme. et ne fasse éclater celuy du veritable homme de bien, que je luy oppose.

Je sçay bien que, pour réponce, ces messieurs tâchent d'insinüer que ce n'est point au theatre à parler de ces matieres ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoy ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que suposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon ; et sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comedie chez les anciens a pris son origine de la religion et faisoit partie de leurs mysteres ; que les Espagnols, nos voisins, ne celebrent gueres de feste où la comedie ne soit meslée, et que, mesme parmy nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrairie à qui appartient encore aujourd'huy l'hostel de Bourgogne ; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mysteres de notre foy ; qu'on en voit encore des comedies imprimées en lettres gothiques sous le nom d'un docteur de Sorbonne, et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de nostre temps des pieces saintes de monsieur de Corneille qui ont esté l'admiration de toute la France.

Si l'employ de la comedie est de corriger les vices des hommes, je ne voy pas par quelle raison il y en aura des privilegiez. Celuy-ci est, dans l'Etat, d'une consequence bien plus dangereuse que tous les autres, et nous avons veu que le theatre a une grande vertu

pour la correction. Les plus beaux traits d'une serieuse morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la satire, et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs defauts. C'est une grande atteinte aux vices que les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des reprehensions, mais on ne souffre point la raillerie; on veut bien estre méchant, mais on ne veut point estre ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de pieté dans la bouche de mon imposteur; et pouvois-je m'en empescher pour bien représenter le caractere d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui luy font dire les choses, et que j'en aye retranché les termes consacrez, dont on auroit eu peine à luy entendre faire un mauvais usage. Mais il debite au quatriéme acte, une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eust les oreilles rebattuës? Dit-elle rien de nouveau dans ma comedie, et peut-on craindre que des choses si generalement detestées fassent quelque impression dans les esprits? que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le theatre? qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scelerat? Il n'y a nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la comedie du *Tartuffe* ou condamner generalement toutes les comedies.

C'est à quoy l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'estoit si fort déchaîné contre le theatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la comedie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on pretend apuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la con-

sequence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et, en effet, puis qu'on doit discourir des choses, et non pas des mots, et que la plupart des contradictions viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôster le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soy, pour voir si elle est condamnable. On connoitra, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux qui par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice. Et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires: je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des

consuls et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avouë qu'il y a eu des temps ou la comedie s'est corrompue. Et qu'est-ce que, dans le monde, on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soy qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La medecine est un art profitable, et chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons, et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un present du Ciel : elle nous a esté donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature, et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son employ, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses mesme les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes, et nous voyons des scelerats qui tous les jours abusent de la pieté et la font servir méchamment aux crimes les plus grans ; mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'envelope point dans une fausse consequence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs. On separe toujourns le mauvais usage d'avec l'intention de l'art ; et, comme on ne s'avise point de defendre la medecine pour avoir esté bannie de Rome, ny la philosophie pour avoir esté condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comedie pour avoir esté censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point icy. Elle s'est renfermée dans ce

qu'elle a pû voir, et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut et luy faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comedie qu'elle a eu dessein d'ataquer n'est point du tout la comedie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-cy. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom, et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a esté une débauchée. De semblables arrests. sans doute, feroient un grand desordre dans le monde. Il n'y auroit rien, par là, qui ne fust condamné; et, puis que l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la mesme grace à la comedie, et approuver les pieces de theatre où l'on verra regner l'instruction et l'honnesteté.

Je sçay qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comedie; qui disent que les plus honnestes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les ames sont attendries par ces sortes de representations. Je ne voy pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la veuë d'une passion honneste; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter nostre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine, et je ne sçay s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entierement. J'avouë qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux frequenter que le theatre; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas

directement Dieu et nostre salut, il est certain que la comédie en doit estre, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais, supposé, comme il est vray, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes ayent besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut esté defendue, on representa devant la cour une piece intitulée : *Scaramouche hermite*, et le roy, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrois bien sçavoir pourquoy les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Moliere ne disent mot de celle de *Scaramouche* ». A quoy le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* jouë le Ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Moliere les jouë eux-mesmes : c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir ».





PREMIER PLACET

PRESENTÉ AU ROY

SUR LA COMEDIE DU *TARTUFFE*

SIRE,

Le devoir de la comédie estant de corriger les hommes en les divertissant, j'ay crû que, dans l'employ où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et, comme l'hipocrisie, sans âoute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnestes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriast les hipocrites et mist en veuë comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnoyeurs en devotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ay faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je le croy, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiere; et, pour mieux

conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais devots, j'en ay distingué le plus que j'ay pu le caractere que j'avois à toucher : je n'ay point laissé d'équivoque, j'ay osté ce qu'on pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis seruy dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoistre d'abord un veritable et franc hipocrite.

Pendant toutes mes précautions ont esté inutiles : on a profité, SIRE, de la délicatesse de vostre ame sur les matieres de religion, et l'on a sceu vous prendre par l'endroit seul que vous estes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous-mains, ont eu l'adresse de trouver grace auprès de Vostre Majesté, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fust, et quelque ressemblante qu'on la trouvast.

Bien que ce m'est esté un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant estoit adoucy par la maniere dont Vostre Majesté s'estoit expliquée sur ce sujet ; et j'ay crû, SIRE, qu'elle m'ostoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de declarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comedie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuse declaration du plus grand roy du monde, et du plus éclairé ; malgré l'approbation encore de monsieur le legat et de la plus grande partie de nos prelats, qui tous, dans des lectures particulieres que je leur ay faites de mon ouvrage, se sont trouvez d'accord avec les sentimens de Vostre Majesté ; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de... qui donne hautement un démenty à tous ces augustes témoignages. Vostre Majesté a beau dire, et monsieur le legat et messieurs les prelats ont beau donner leur jugement, ma comedie, sans l'avoir vuë, est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vestu de chair et habillé en homme,

un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offence, j'en serois quitte à trop bon marché; le zele charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aye de misericorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné; c'est une affaire resoluë.

Ce livre, SIRE, a esté présenté à Vostre Majesté, et sans doute elle juge bien elle-mesme combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs. Quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolerées! et quel interest j'ay enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comedie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit! Je ne diray point, SIRE, ce que j'avois à demander pour ma reputation et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les roys éclairez comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et sçavent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder; il me suffit de mettre mes interests entre les mains de Vostre Majesté, et j'attens d'Elle avec respect tout ce qu'il luy plaira d'ordonner là-dessus.



SECOND PLACET

PRESENTÉ AU ROY

DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE
DE LISLE EN FLANDRE

SIRE,

C'est une chose bien temeraire à moy que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquestes ; mais, dans l'état où je me voy, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher ? et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maistre de toutes choses ?

*Ma comédie, SIRE, n'a pû jouir icy des bontez de Vostre Majesté ; en vain je l'ay produite sous le titre de l'Impos-
teur, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un
homme du monde ; j'ay eu beau luy donner un petit cha-
peau, de grans cheveux, un grand collet, une épée, et des
dentelles sur tout l'habit ; mettre en plusieurs endroits
des adoucissemens et retrancher avec soin tout ce que j'ay
jugé capable de fournir l'ombre d'un pretexte aux celebres
originaux du portrait que je voulois faire ; tout cela n'a
de rien servy. La cabale s'est réveillée aux simples con-
jectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé
moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre
matiere font une haute profession de ne se point laisser
surprendre. Ma comédie n'a pas plutost paru qu'elle s'est
venue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer
du respect ; et tout ce que j'ay pû faire, en cette rencontre,
pour me sauver moy-mesme de l'éclat de cette tempeste, c'est*

de dire que *Vostre Majesté* avoit eu la bonté de m'en permettre la representation, et que je n'avois pas criu qu'il fust besoin de demander cette permission à d'autres, puis qu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eust defendüe.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comedie ne remuënt bien des ressorts auprès de *Vostre Majesté*, et ne jettent dans leur party, comme ils l'ont déjà fait, de veritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autruy par eux-mesmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'interest de Dieu qui les peut émouvoir: ils l'ont assez montré dans les comedies qu'ils ont souffert qu'on ait jöüées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la pieté et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-cy les attaque et les jöüe eux-mesmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne scauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, et sans doute on ne manquera pas de dire à *Vostre Majesté* que chacun s'est scandalisé de ma comedie; mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la defense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la representation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue ayent eu une si grande déference pour des gens qui devoient estre l'horreur de tout le monde, et sont si opposez à la veritable pieté dont elles font profession.

J'attens avec respect l'arrest que *Vostre Majesté* daignera prononcer sur cette matiere; mais il est tres-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comedie, si les *Tartuffes* ont l'avantage; qu'ils prendront droict par là de me persecuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; et puisse-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Vostre Majesté des fatigues de ses conquêtes, luy donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe.



TROISIÈME PLACET

PRESENTÉ AU ROY

SIRE,

Un fort honneste medecin, dont j'ay l'honneur d'estre le malade, me promet, et veut s'obliger pardevant notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis luy obtenir une grace de Vostre Majesté. Je lui ay dit, sur sa promesse, que je ne luy demandois pas tant, et que je serois satisfait de luy pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un canonicat de vostre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserois-je demander encore cette grace à Vostre Majesté le propre jour de la grande resurrection de Tartuffe, resuscité par vos bontés? Je suis par cette premiere faveur réconcilié avec les devots, et je le serois par cette seconde avec les medecins. C'est pour moy sans doute trop de graces à la fois; mais peut-estre n'en est-ce pas trop pour Vostre Majesté, et j'attends avec un peu d'esperance respectueuse la réponse de mon placet.



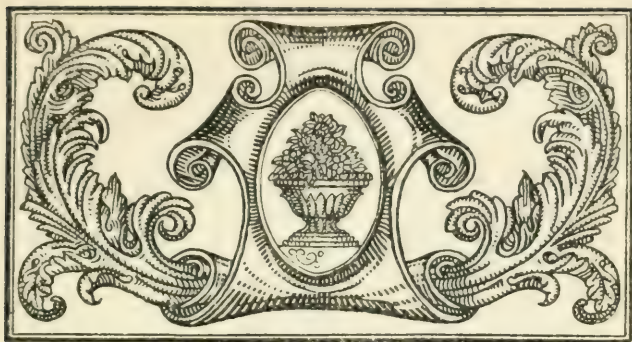


PERSONNAGES

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.
VALÈRE, amant de Mariane.
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.
TARTUFFE, faux dévot.
DORINE, suivante de Mariane.
MONSIEUR LOYAL, sergent.
FLIPOTE, servante de madame Pernelle.
UN EXEMPT.

La scène est à Paris.





ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME PERNELLE ET FLIPOTE, SA SERVANTE;
ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS,
CLÉANTE

MADAME PERNELLE

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
 Et que de me complaire on ne prend nul souci.
 Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
 Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée ;
 On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
 Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

DORINE

Si...

MADAME PERNELLE

Vous êtes, ma mie, une fille suivante
 Un peu trop forte en gueule et fort impertinente :
 Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS

Mais...

MADAME PERNELLE

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils :
 C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand-mère,
 Et j'ai prédit cent fois à mon fils votre père,
 Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
 Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE

Je crois...

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
 Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;
 Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui
 [dort,
 Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELMIRE

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise :
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière, et cet état me blesse
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE

Mais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE

Pour vous, Monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime et vous révère ;
Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute.

MADAME PERNELLE

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes :
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé,
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.

DAMIS

Non, voyez-vous, ma mère. il n'est père ni rien
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte ;
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte ;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avait de souliers.
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE

Hé ! merci de ma vie, il en irait bien mieux
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux !

DORINE

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE

Voyez la langue !

DORINE

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me ferais, moi, que sur son bon garant.

MADAME PERNELLE

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être,
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE

Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE

Hé ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il fallait renoncer à ses meilleurs amis ;

Et, quand même on pourrait se résoudre à le faire,
 Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
 Contre la médisance il n'est point de rempart.
 A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard,
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
 Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
 Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
 Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
 Sont toujours sur autrui les premiers à médire ;
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente lueur du moindre attouchement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie
 Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
 Des actions d'autrui teintes de leurs couleurs,
 Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
 Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
 Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
 De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire :
 On sait qu'Oronte mène une vie exemplaire ;
 Tous ses soins vont au Ciel, et j'ai su, par des gens,
 Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne !
 Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
 Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
 Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
 Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
 Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;

Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde, qui la quitte. elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps.
Il leur est dur de voir désertier les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude,
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien :
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire,
Car Madame à jaser tient le dé tout le jour ;
Mais enfin je prétends discourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le Ciel, au besoin, l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que pour votre salut vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées ;

Mille caquets divers s'y font en moins de rien,
 Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
 C'est véritablement la tour de Babylone,
 Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
 Et, pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
 Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà ?
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
 Et sans... Adieu, ma bru je ne veux plus rien dire.
 Sachez que pour céans j'en rabats la moitié.
 Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.

(Donnant un soufflet à Flipote.)

Allons, vous ! vous rêvez et bayez aux corneilles.
 Jour de Dieu ! je saurai vous froter les oreilles.
 Marchons, gaupe, marchons !



SCÈNE II

CLÉANTE, DORINE

CLÉANTE

Je n'y veux point aller,
 De peur qu'elle ne vint encor me quereller;
 Que cette bonne femme...

DORINE

Ah ! certes, c'est dommage
 Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage ;
 Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
 Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée,
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée !

DORINE

Oh ! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils ;
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis ».
Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage ;
Mais il est devenu comme un homme hébété
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
Il l'appelle son frère et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embrasse ; et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse.
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède ;
Et, s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide » !

(C'est une servante qui parle).

Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connaît sa dupe et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon [mes.
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.

Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
 Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,
 Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
 Avec la sainteté les parures du diable.



SCÈNE III

ELMIRE, MARIANE, DAMIS,
 CLÉANTE, DORINE

ELMIRE

Vous êtes bienheureux de n'être point venu
 Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
 Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue,
 Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
 Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DAMIS

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
 J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
 Qu'il oblige mon père à des détours si grands,
 Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
 Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
 La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;
 Et, s'il fallait...

DORINE

Il entre.

SCÈNE IV

ORGON, CLÉANTE, DORINE

ORGON

Ah ! mon frère, bonjour.

CLÉANTE

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour :
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON

(A Cléante.)

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici ?

(A Dorine.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? comme est-ce qu'on s'y
[porte ?

DORINE

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Tartuffe ? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout.
Tant sa douleur de tête était encore cruelle.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.



SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous,
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui ? [d'hui
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...

ORGON

Halte-là, mon beau-frère ;
 Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez,
 Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut-être...

ORGON

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
 Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
 C'est un homme... qui... ah !... un homme... un
 [homme enfin.

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
 Et comme du fumier regarde tout le monde.
 Oui, je deviens tout autre avec son entretien :
 Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
 De toutes amitiés il détache mon âme,
 Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
 Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
 Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
 Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
 Tout vis à vis de moi se mettre à deux genoux.
 Il attirait les yeux de l'assemblée entière
 Par l'ardeur dont au Ciel il poussait sa prière ;
 Il faisait des soupirs, de grands élancements,
 Et baisait humblement la terre à tous moments,
 Et, lorsque je sortais il me devançait vite
 Pour m'aller à la porte offrir l'eau bénite.

Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié.
Je ne mérite pas de vous faire pitié ».
Et, quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres à mes yeux il allait le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon bonheur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle ;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je crois.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage...

ORGON

Mon frère, ce discours sent le libertinage.
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché,
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux ;
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux,

Et qui n'adore pas de vaines simagrées
 N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
 Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
 Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
 De tous vos façonniers on n'est point les esclaves :
 Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
 Et, comme on ne voit pas où l'honneur les conduit
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de
 [bruit,
 Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage.
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
 Égaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le fantôme autant que la personne,
 Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
 Les hommes, la plupart, sont étrangement faits !
 Dans la juste nature on ne les voit jamais ;
 La raison a pour eux des bornes trop petites ;
 En chaque caractère ils passent ses limites,
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
 Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère ;
 Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
 Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
 Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes,
 Et, près de vous, ce sont des sots que tous les
 [hommes.

CLÉANTE

Je ne suis point, mon frère, un docteur révééré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré ;
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence ;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévôts,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévôts de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'éclans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non com-
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ; |mune
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître ;
Mais les dévôts de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.

Regardez Ariston, regardez Périandre,
 Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre :
 Ce titre par aucun ne leur est débattu.
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu,
 On ne voit point en eux ce faste insupportable,
 Et leur dévotion est humaine et traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions :
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
 Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
 C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
 Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement :
 Ils attachent leur haine au péché seulement,
 Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
 Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
 Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle.
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE

Oui.

ORGON

Je suis votre valet.

(Il veut s'en aller.)

CLÉANTE

De grâce, un mot, mon frère.
 Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
 Pour être votre gendre a parole de vous.

ORGON

Oui.

CLÉANTE

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON

Il est vrai.

CLÉANTE

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON

Je ne sais.

CLÉANTE

Auriez-vous autre pensée en tête ?

ORGON

Peut-être.

CLÉANTE

Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE

Nul obstacle, je crois,

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON

Selon.

CLÉANTE

Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?

Valère sur ce point me fait vous visiter.

ORGON

Le Ciel en soit loué !

CLÉANTE

Mais que lui reporter ?

ORGON

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON

Adieu.

CLÉANTE, *seul*.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ORGON, MARIANE

ORGON

Mariane.

MARIANE

Mon père.

ORGON

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE

Que cherchez-vous ?

ORGON, *il regarde dans un petit cabinet.*

Je vois

Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous enten-
Car ce petit endroit est propre pour surprendre. [dre,

Or sus, nous voilà bien. J'ai Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON

C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe, notre hôte ?

MARIANE

Qui, moi ?

ORGON

Vous. Voyez bien comme vous répondez.

MARIANE

Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

ORGON

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix, devenir votre époux.
Eh ?

(Mariane se recule avec surprise.)

MARIANE

Eh ?

ORGON

Qu'est-ce ?

MARIANE

Plait-il?

ORGON

Quoi?

MARIANE

Me suis-je méprise?

ORGON

Comment?

MARIANE

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux?

ORGON

Tartuffe.

MARIANE

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE

Quoi! vous voulez, mon père...

ORGON

Oui, je prétends, ma fille,
Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;
Et, comme sur vos vœux je...



SCÈNE II

DORINE, ORGON, MARIANE

ORGON

Que faites-vous là ?

La curiosité qui vous presse est bien forte
 Ma mie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
 De quelque conjecture ou d'un coup de hasard,
 Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
 Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON

Quoi donc ! la chose est-elle incroyable ?

DORINE

A tel point

Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE

Chansons !

ORGON

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE

Allez, ne croyez point à monsieur votre père :
Il raille.

ORGON

Je vous dis...

DORINE

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON

A la fin, mon courroux.

DORINE

Hé bien! on vous croit donc, et c'est tant pis pour
[vous.
Quoi! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON

Ecoutez :

Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point, je vous le dis, ma mie.

DORINE

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot,
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux...

ORGON

Taisez-vous. S'il n'a rien,

Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
 Sa misère est sans doute une honnête misère.
 Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
 Puisqu'enfin de son bien il s'est laissé priver
 Par son trop peu de soin des choses temporelles
 Et sa puissante attache aux choses éternelles.
 Mais mon secours pourra lui donner les moyens
 De sortir d'embaras et rentrer dans ses biens.
 Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme.
 Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE

Oui, c'est lui qui le dit, et cette vanité,
 Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
 Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
 Ne doit pas tant prôner son nom et sa naissance,
 Et l'humble procédé de la dévotion
 Souffre mal les éclats de cette ambition.
 A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse :
 Parlons de sa personne et laissons sa noblesse.
 Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
 D'une fille comme elle un homme comme lui ?
 Et ne devez-vous pas songer aux bienséances
 Et de cette union prévoir les conséquences ?
 Sachez que d'une fille on risque la vertu
 Lorsque dans son hymen son goût est combattu ;
 Que le dessein d'y vivre en honnête personne
 Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
 Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
 Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
 Il est bien difficile enfin d'être fidèle
 A de certains maris faits d'un certain modèle,
 Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
 Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
 Songez à quel péril votre dessein vous livre.

ORGON

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons,
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avais donné pour vous ma parole à Valère;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encore d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

ORGON

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles.
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON

Ouais! quels discours!

DORINE

Je dis qu'il en a l'encolure,

Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

*(Elle l'interrompt toujours au moment qu'il
se retourne pour parler à sa fille.)*

ORGON

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE

Si l'on ne vous aimait...

ORGON

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON

Ah !

DORINE

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON

Vous ne vous taisez point ?

DORINE

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON

Te taisas-tu, serpent dont les traits effrontés...

DORINE

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ?

ORGON

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

DORINE

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON

Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou... suffit.

(Se retournant vers sa fille.)

Comme sage,

J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE

J'enrage

De ne pouvoir parler.

(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.)

ORGON

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE

Oui, c'est un beau museau !

ORGON

Que, quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

*(Il se tourne devant elle, et la regarde, les
bras croisés.)*

DORINE

La voilà bien lotie !

Si j'étais en sa place, un homme, assurément,
 Ne m'épouserait pas de force impunément,
 Et je lui ferais voir, bientôt après la fête,
 Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas ?

DORINE

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE

Je me parle à moi-même.

ORGON

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
 Il faut que je lui donne un revers de ma main.

*(Il se met en posture de lui donner un soufflet ; et
 Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient
 droite sans parler.)*

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
 Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

(A Dorine.)

Que ne parles-tu ?

DORINE

Je n'ai rien à me dire.

ORGON

Encore un petit mot.

DORINE

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON

Certes, je t'y guettais.

DORINE

Quelque sotte, ma foi!

ORGON

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me moquerais fort de prendre un tel époux.
(Il lui veut donner un soufflet et la manque.)

ORGON

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.



SCÈNE III

DORINE, MARIANE

DORINE

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE

Quoi ?

DORINE

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE

Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

MARIANE

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE

Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE

Et, selon l'apparence, il vous aime de même ?

MARIANE

Je le crois.

DORINE

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE

Assurément.

DORINE

Sur cette union quelle est donc votre attente ?

MARIANE

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE

Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas :
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rends !
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE

Mais que veux-tu ? Si j'ai de la timidité...

DORINE

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valère ?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?

DORINE

Mais quoi ! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée ?

MARIANE

Mais, par un haut refus et d'éclatants mépris,
Feraï-je dans mon choix voir un cœur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

DORINE

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à monsieur Tartuffe, et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux ?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe ! Oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on
[propose ?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne ;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne

Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE

Mon Dieu...

DORINE

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme !

MARIANE

Ah ! cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et je suis prête à tout faire.

DORINE

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau, de quoi vous plaignez-vous ?
Vous irez par la coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir ;
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes,
Et, parfois, Fagotin et les marionnettes.
Si pourtant votre époux...

MARIANNE

Ah ! tu me fais mourir !
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE

Je suis votre servante.

MARIANE

Eh ! Dorine, de grâce...

DORINE

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE

Ma pauvre fille !

DORINE

Non.

MARIANE

Si mes vœux déclarés...

DORINE

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée.
Fais-moi...

DORINE

Non. Vous serez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE

Hé bien ! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide.
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Elle veut s'en aller.)

DORINE

Hé ! là, là, revenez, je quitte mon courroux.
Il faut nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE

Ne vous tourmentez point, on peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant.



SCÈNE IV

VALÈRE, MARIANE, DORINE

VALÈRE

On vient de débiter, Madame, une nouvelle
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE

Quoi !

VALÈRE

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE

Votre père, Madame...

MARIANE

A changé de visée.
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE

Quoi ! sérieusement ?

MARIANE

Oui, sérieusement ;

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame ?

MARIANE

Je ne sais.

VALÈRE

La réponse est honnête.

Vous ne savez ?

MARIANE

Non.

VALÈRE

Non ?

MARIANE

Que me conseillez-vous ?

VALÈRE

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE

Vous me le conseillez ?

VALÈRE

Oui.

MARIANE

Tout de bon ?

VALÈRE

Sans doute.

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VALÈRE

Vous n'aurez pas grand peine à le suivre, je crois.

MARIANE

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

VALÈRE

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE

Et moi je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE, *à part.*

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALÈRE

C'est donc ainsi qu'on aime ? et c'était tromperie,
Quand vous...

MARIANE

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter,
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE

Ne vous excusez point sur mes intentions :
Vous aviez pris déjà vos résolutions.
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE

Sans doute, et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE

Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE

Oui. oui, permis à moi ; mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein :
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE

Mon Dieu, laissons là le mérite :
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi ;
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE

La perte n'est pas grande, et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement...

VALÈRE

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire :
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins.
Si l'on en vient à bout, on le doit feindre au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE

Fort bien, et d'un chacun, il doit être approuvé.
 Hé quoi ! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
 Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
 Et vous visse à mes yeux passer en d'autres bras,
 Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?

MARIANE

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite,
 Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VALÈRE

Vous le voudriez ?

MARIANE

Oui.

VALÈRE

C'est assez m'insulter,
 Madame, et de ce pas je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller, et revient toujours.)

MARIANE

Fort bien.

VALÈRE

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
 Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE

Oui.

VALÈRE

Et que le dessein que mon âme conçoit
 N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE

A mon exemple, soit.

VALÈRE

Suffit, vous allez être à point nommé servie.

MARIANE

Tant mieux.

VALÈRE

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE

A la bonne heure !

VALÈRE, *s'en va, et, lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.*

Euh ?

MARIANE

Quoi ?

VALÈRE

Ne m'appellez-vous pas ?

MARIANE

Moi ! Vous rêvez.

VALÈRE

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

MARIANE

Adieu, Monsieur.

DORINE

Pour moi, je pense

Que vous perdez l'esprit par cette extravagance,

Et je vous ai laissé tout du long quereller,
 Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
 Holà ! Seigneur Valère.

*(Elle va l'arrêter par le bras et Valère fait mine
 de grande résistance.)*

VALÈRE

Hé ! que veux-tu, Dorine ?

DORINE

Venez ici.

VALÈRE

Non, non, le dépit me domine.
 Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE

Arrêtez.

VALÈRE

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE

Ah !

MARIANE

Il souffre à me voir, ma présence le chasse,
 Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE, *quitte Valère et court à Mariane.*
 A l'autre ! Où courez-vous ?

MARIANE

Laisse.

DORINE

Il faut revenir.

MARIANE

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALÈRE

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice.
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE, *elle quitte Mariane et court à Valère.*

Encor ? Diantre soit fait de vous. Si ! je le veux,
Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.

(Elle les tire l'un et l'autre.)

VALÈRE

Mais quel est ton dessein ?

MARIANE

Qu'est-ce que tu veux faire ?

DORINE

Vous bien remettre ensemble et vous tirer d'affaire.

(A Valère.)

Etes-vous fou d'avoir un pareil démêlé ?

VALÈRE

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE, *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MARIANE

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée ?

DORINE, *à Valère.*

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(A Mariane.)

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux, j'en répons sur ma vie.

MARIANE

Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

VALÈRE

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

DORINE

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main, l'un et l'autre.

(*A Valère.*)

Allons, vous.

VALÈRE, *en donnant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main ?

DORINE, *à Mariane.*

Ah ! çà, la vôtre.

MARIANE, *en donnant aussi sa main.*

De quoi sert tout cela ?

DORINE

Mon Dieu ! vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALÈRE, *à Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine,

Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(*Mariane tourne l'œil sur Valère, et fait un petit sourire.*)

DORINE

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

VALÈRE

Oh çà ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?

Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante

De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Votre père se moque, et ce sont des chansons.
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout à coup et voudra des délais,
Tantôt vous payerez de présages mauvais :
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir. ou songé d'eau bourbeuse.
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne vous peut lier que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tout deux parlant
[ensemble.]

(A Valère.)

Sortez, et sans tarder employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

VALÈRE, à *Mariane*.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à *Valère*.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE

Que vous me comblez d'aise ! et, quoi que puisse
[oser...

DORINE

Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE, *fait un pas, et revient.*

Enfin...

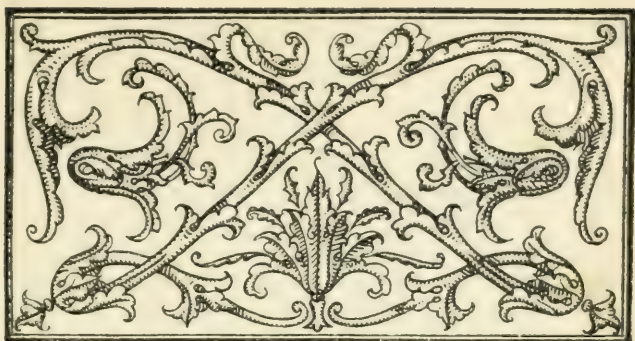
DORINE

Quel caquet est le vôtre !

(Les poussant chacun par l'épaule.)

Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

DAMIS, DORINE

DAMIS

Que la foudre sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE

De grâce, modérez un tel emportement ;
Votre père n'a fait qu'en parler simplement :
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE

Ah ! tout doux ! envers lui, comme envers votre père,
 Laissez agir les soins de votre belle-mère.
 Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit,
 Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
 Et pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle.
 Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose serait belle !
 Enfin votre intérêt l'oblige à le mander ;
 Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder.
 Savoir ses sentiments, et lui faire connaître
 Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
 S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
 Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;
 Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
 Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE

Point : il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS

Je ne lui dirai rien.

DORINE

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
 Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
 Sortez.

DAMIS

Non, je veux voir sans me mettre en courroux.

DORINE

Que vous êtes fâcheux ! Il vient, retirez-vous.

SCÈNE II

TARTUFFE, LAURENT, DORINE

TARTUFFE, *apercevant Dorine.*

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les derniers.

DORINE

Que d'affectation et de forfanterie !

TARTUFFE

Que voulez-vous ?

DORINE

Vous dire...

TARTUFFE. *Il tire un mouchoir de sa poche.*

Ah ! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE

Comment ?

TARTUFFE

Couvrez ce sein que je ne saurais voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression !

Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte,
 Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte,
 Et je vous verrais nu du haut jusques en bas
 Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
 Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
 Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
 Madame va venir dans cette salle basse,
 Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE

Hélas ! très volontiers.

DORINE, *en soi-même.*

Comme il se radoucit !
 Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE

Je l'entends, ce me semble,
 Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.



SCÈNE III

ELMIRE, TARTUFFE

TARTUFFE

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désir
Le plus humble de ceux que son amour inspire !

ELMIRE

Je suis fort obligée à ce souhait pieux ;
Mais prenons une chaise afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE

Comment de votre mal vous sentez-vous remise ?

ELMIRE

Fort bien, et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut,
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE

On ne peut trop chérir votre chère santé,
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELMIRE

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE

J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien
Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.

TARTUFFE

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme toute entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE, *il lui serre le bout des doigts.*

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein.
Et j'aurais bien plutôt...

(Il lui met la main sur le genou.)

ELMIRE

Que fait là votre main?

TARTUFFE

Je tâte votre habit; l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE

Ah! de grâce, laissez; je suis fort chatouilleuse.

(Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienne.)

TARTUFFE

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute chose on n'a vu un si bien faire.

ELMIRE

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille : est-il vrai, dites moi?

TARTUFFE

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire,
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles,
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportés;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable;
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude:
De vous dépend ma peine ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE

La déclaration est tout à fait galante ;
Mais elle est, à vrai dire. un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme ;
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange ;
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange,
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine.
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinaient mon cœur ;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard.
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tout ces galants de cour dont les femmes sont folles
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs
[paroles ;

De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
 Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
 Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
 Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
 Avec qui pour toujours on est sûr du secret.
 Le soin que nous prenons de notre renommée
 Répond de toute chose à la personne aimée,
 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
 De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

ELMIRE

Je vous écoute dire, et votre rhétorique
 En termes assez forts à mon âme s'explique.
 N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
 A dire à mon mari cette galante ardeur,
 Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
 Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE

Je sais que vous avez trop de bénignité,
 Et que vous ferez grâce à ma témérité ;
 Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
 Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
 Et considérerez, en regardant votre air, [chair.
 Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de

ELMIRE

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être ;
 Mais ma discrétion se veut faire paraître.
 Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
 Mais je veux en revanche une chose de vous.
 C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
 L'union de Valère avecque Mariane ;
 De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
 Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
 Et...

SCÈNE IV

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE

DAMIS, sortant du petit cabinet où il s'était retiré.

Non, Madame, non, ceci doit se répandre.
 J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre,
 Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
 Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
 Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
 De son hypocrisie et de son insolence,
 A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
 L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
 Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
 Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
 Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
 Une femme se rit de sottises pareilles,
 Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS

Vous avez vos raisons pour en user ainsi,
 Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
 Le vouloir épargner est une raillerie;
 Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
 N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
 Et que trop excité de désordres chez nous.
 Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père
 Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
 Il faut que du perfide il soit désabusé,
 Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.

De cette occasion je lui suis redevable,
 Et pour la négliger elle est trop favorable.
 Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir
 Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE

Damis!...

DAMIS

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
 Mon âme est maintenant au comble de sa joie,
 Et vos discours en vain prétendent m'obliger
 A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
 Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire;
 Et voici justement de quoi me satisfaire.



SCÈNE V

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE

DAMIS

Nous allons régaler, mon père, votre abord
 D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
 Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
 Et Monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.
 Son grand zèle pour vous vient de se déclarer.
 Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer,
 Et je l'ai surpris là qui faisait à Madame
 L'injurieux aveu d'une coupable flamme. [cret
 Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop dis-
 Voulaît à toute force en garder le secret;

Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos ;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.



SCÈNE VI

ORGON, DAMIS, TARTUFFE

ORGON

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel est-il croyable ?

TARTUFFE

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures,
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous.

Je ne saurais avoir tant de honte en partage
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON. *à son fils.*

Ah ! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS

Quoi ! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON

Tais-toi, peste maudite !

TARTUFFE

Ah ! laissez-le parler ; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encor plus détestés ;
Je n'y contredis point, je les ai mérités,
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON, *à Tartuffe.*

Mon frère, c'en est trop.

(A son fils.)

Ton cœur ne se rend point,

Traître ?

DAMIS

Quoi ! ses discours vous séduiront au point...

ORGON

Tais-toi, pendard !

(A Tartuffe.)

Mon frère, eh ! levez-vous, de grâce.

(A son fils.)

Infâme !

DAMIS

Il peut...

ORGON

Tais-toi.

DAMIS

J'enrage ! Quoi ! je passe. .

ORGON

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, *à son fils.*

Ingrat !

TARTUFFE

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grâce...

ORGON, *à Tartuffe.*

Hélas ! Vous moquez-vous ?

(A son fils.)

Coquin, vois sa bonté.

DAMIS

Donc...

ORGON

Paix !

DAMIS

Quoi, je...

ORGON

Paix, dis-je !

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
 Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui
 Femme, enfants et valets déchaînés contre lui.
 On met impudemment toute chose en usage
 Pour ôter de chez moi ce dévot personnage ;
 Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
 Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir.
 Et je vais me hâter de lui donner ma fille
 Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS

A recevoir sa main on pense l'obliger ?

ORGON

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
 Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connaître
 Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.
 Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
 On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS

Qui, moi ? de ce coquin qui par ses impostures...

ORGON

Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures ?

Un bâton, un bâton !

(A Tartuffe.)

Ne me retenez pas.

(A son fils.)

Sus. que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS

Oui, je sortirai, mais...

ORGON

Vite, quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.



SCÈNE VII

ORGON, TARTUFFE

ORGON

Offenser de la sorte une sainte personne !

TARTUFFE

O Ciel ! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

(A Orgon.)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...

ORGON

Hélas !

TARTUFFE

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON. *Il court tout en larmes à la porte
par où il a chassé son fils.*

Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON

Comment ! Vous moquez-vous ?

TARTUFFE

On m'y hait, et je vois
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON

Qu'importe ! Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mêmes rapports, qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE

Ah ! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON

Non, non.

TARTUFFE

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON

Ah !

TARTUFFE

Soit, n'en parlons plus.

Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage,
Je fuirai votre épouse et vous ne me verrez...

ORGON

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à tout heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous,
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

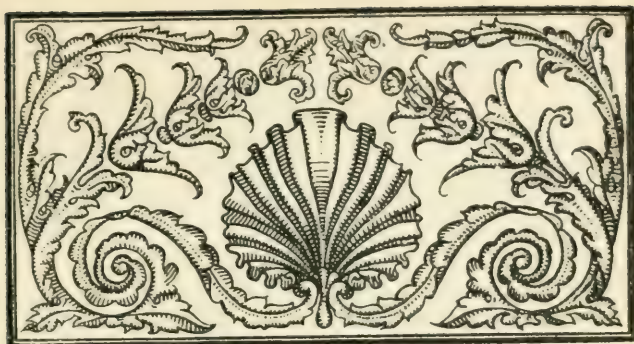
TARTUFFE

La volonté du Ciel soit faite en toute chose !

ORGON

Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit !





ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, TARTUFFE

CLÉANTE

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez
[croire,
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire ,
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose ;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance ?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé ?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise ;

Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout
 Et ne pousserez point les affaires à bout.
 Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
 Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE

Hélas! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur :
 Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur ;
 Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
 Et voudrais le servir du meilleur de mon âme ;
 Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir,
 Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
 Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
 Le commerce entre nous porterait du scandale :
 Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait ;
 A pure politique on me l'imputerait,
 Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,
 Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable ;
 Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager
 Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉANTE

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
 Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
 Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous ?
 Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous ?
 Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
 Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses.
 Et ne regardez point aux jugements humains
 Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
 Quoi ! le faible intérêt de ce qu'on pourra croire
 D'une bonne action empêchera la gloire ?
 Non, non ; faisons toujours ce que le Ciel prescrit
 Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
 Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ;
 Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
 Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE

Et vous ordonne-t-il, Monsieur. d'ouvrir l'oreille
 A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
 Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
 Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE

Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée
 Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
 Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
 De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
 Et, si je me résous à recevoir du père
 Cette donation qu'il a voulu me faire,
 Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
 Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
 Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
 En fassent dans le monde un criminel usage
 Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
 Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE

Eh ! Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
 Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
 Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
 Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien,
 Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse
 Que si de l'en fruster il faut qu'on vous accuse.
 J'admire seulement que sans confusion
 Vous en ayez souffert la proposition :

Car, enfin, le vrai zèle a-t-il quelque maxime
 Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
 Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
 Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
 Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète
 Vous fissiez de céans une honnête retraite
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
 Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
 Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homme,
 Monsieur...

TARTUFFE

Il est, Monsieur, trois heures et demie ;
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉANTE

Ah !



SCÈNE II

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE

DORINE

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
 Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle,
 Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
 La fait à tous moments entrer en désespoir.
 Il va venir ; joignons nos efforts, je vous prie,
 Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE,
DORINE

ORGON

Ah ! je me réjouis de vous voir assemblés.

(A Mariane.)

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, à genoux.

Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois ;
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer.
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, *se sentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur ! point de faiblesse hu-
[maine !

MARIANE

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine :

Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
 Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien ;
 J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne ;
 Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
 Et souffrez qu'un couvent dans les austérités
 Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON

Ah ! voilà justement de mes religieuses,
 Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
 Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter,
 Plus ce sera pour vous matière à mériter.
 Mortifiez vos sens avec ce mariage,
 Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE

Mais quoi !...

ORGON

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.
 Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde :
 Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas :
 Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, *à son mari.*

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,
 Et votre aveuglement fait que je vous admire.
 C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
 Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON

Je suis votre valet, et crois les apparences.
 Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances,
 Et vous avez eu peur de le désavouer
 Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
 Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue,
 Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
 Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
 Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
 Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ?
 Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
 Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
 J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
 Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
 Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
 Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
 Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
 Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
 Et crois que d'un refus la discrète froideur
 N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON

Enfin, je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE

J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange.
 Mais que me répondrait votre incrédulité,
 Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ?

ORGON

Voir ?

ELMIRE

Oui.

ORGON

Chansons !

ELMIRE

Mais quoi ! si je trouvais manière
De vous le faire voir avec pleine lumière ?...

ORGON

Contes en l'air !

ELMIRE

Quel homme ! Au moins répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fit clairement tout voir et tout entendre :
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON

En ce cas, je dirais que... Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE

Faites-le moi venir.

DORINE

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE

Non : on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
Faites-le moi descendre.

(Parlant à Cléante et à Mariane.)

Et vous, retirez-vous.



SCÈNE IV

ELMIRE, ORGON

ELMIRE

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON

Comment !

ELMIRE

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE

Ah ! mon Dieu ! laissez faire ;
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je, et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(A son mari, qui est sous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière ;
 Ne vous scandalisez en aucune manière.
 Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis.
 Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
 Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
 Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
 Flatter de son amour les désirs effrontés,
 Et donner un champ libre à ses témérités. [fondre,
 Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le con-
 Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
 J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
 Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
 C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée
 Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
 D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
 Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
 Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître,
 Et... l'on vient ; tenez-vous, et gardez de paraître.



SCÈNE V

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, *caché sous la table.*

TARTUFFE

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler.

Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
 Et regardez partout de crainte de surprise :
 Une affaire pareille à celle de tantôt
 N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
 Jamais il ne s'est vu de surprise de même ;
 Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême,
 Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
 Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
 Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée
 Que de le démentir je n'ai point eu l'idée ;
 Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,
 Et les choses en sont dans plus de sûreté.
 L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
 Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
 Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous moments ;
 Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
 Me trouver ici seule avec vous enfermée,
 Et ce qui m'autorise à vous ouvrir mon cœur
 Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE

Ce langage à comprendre est assez difficile,
 Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE

Ah ! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
 Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !
 Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
 Lorsque si faiblement on le voit se défendre !
 Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
 Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous
 [dompte,
 On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.

On s'en défend d'abord ; mais, de l'air qu'on s'y
 [prend,
 On fait connaître assez que notre cœur se rend,
 Qu'à nos yeux, par honneur, notre bouche s'oppose,
 Et que de tels refus promettent toute chose.
 C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
 Et sur notre pudeur me ménager bien peu ;
 Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
 A retenir Damis me serais-je attachée ?
 Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur
 Écouté tout au long l'offre de votre cœur ?
 Aurais je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
 Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire ?
 Et, lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre
 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
 Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout
 Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

TARTUFFE

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
 Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
 Une suavité qu'on ne goûta jamais.
 Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
 Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude ;
 Mais ce cœur vous demande ici la liberté
 D'oser douter un peu de sa félicité.
 Je puis croire, ces mots un artifice honnête
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête,
 Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fierai point à des propos si doux
 Qu'un peut de vos faveurs, après quoi je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,

Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE. *Elle tousse pour avertir son mari.*

Quoi ! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux ;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire.

TARTUFFE

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités.
Et je ne croirai rien que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE

Mon Dieu ! que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
Quoi ! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens ?

TARTUFFE

Mais, si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE

Mais comment consentir à ce que vous voulez
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur !

TARTUFFE

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;
Mais on trouve avec lui des accommodements.

(C'est un scélérat qui parle.)

Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi ;
Je vous répons de tout, et prends le mal sur moi.
Vous toussiez fort, Madame.

ELMIRE

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE

Vous plait-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE

C'est un rhume obstiné, sans doute, et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez !
 C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
 De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
 Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
 Et partout là dehors voyez exactement.



SCÈNE VI

ORGON, ELMIRE

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
 Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE

Quoi ! vous sortez si tôt ? Vous vous moquez des gens.
 Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps ;
 Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
 Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de léger ;
 Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,
 Et ne vous hâtez point de peur de vous méprendre.

(Elle fait mettre son mari derrière elle.)

SCÈNE VII

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON

TARTUFFE

Tout conspire, Madame, à mon contentement :
 J'ai visité de l'œil tout cet appartement ;
 Personne ne s'y trouve, et mon âme ravie...

ORGON, *en l'arrêtant.*

Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuse envie.
 Et vous ne devez pas vous tant passionner.
 Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en voulez donner !
 Comme aux tentations s'abandonne votre âme !
 Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme !
 J'ai douté fort longtemps que ce fût pour de bon,
 Et je croyais toujours qu'on changerait de ton ;
 Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
 Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
 Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE

Quoi ! vous croyez...

ORGON

Allons, point de bruit, je vous prie,
 Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE

Mon dessein...

ORGON

Ces discours ne sont plus de saison ;
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerais bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure ;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.



SCÈNE VIII

ELMIRE, ORGON

ELMIRE

Quel est donc ce langage, et qu'est-ce qu'il veut dire ?

ORGON

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE

Comment ?

ORGON

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE

La donation ?...

ORGON

Oui, c'est une affaire faite ;
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

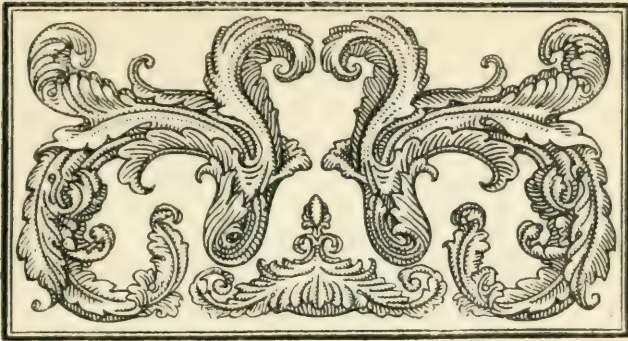
ELMIRE

Et quoi ?

ORGON

Vous saurez tout ; mais voyons au plus tôt,
Si certaine cassette est encore là-haut.





ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE

Où voulez-vous courir ?

ORGON

Las ! que sais-je ?

CLÉANTE

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON

Cette cassette-là me trouble entièrement :
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON

Ce fut pour un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité.

CLÉANTE

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence ;
Et la donation, et cette confidence
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON

Quoi ! sous un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi, qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien.

J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE

Eh bien, ne voilà pas de vos emportements!
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments;
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure,
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.



SCÈNE II

DAMIS, ORGON, CLÉANTE

DAMIS

Quoi! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous
 [menace,
 Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
 Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
 Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nonpareilles.

DAMIS

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
 Contre son insolence on ne doit point gauchir :
 C'est à moi tout d'un coup de vous en affranchir ;
 Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
 Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants ;
 Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
 Où par la violence on fait mal ses affaires.



SCÈNE III

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE,
DORINE, DAMIS, ORGON, CLÉANTE

MADAME PERNELLE

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère;
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai :
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut à ma ruine user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point où je l'ai retiré.

DORINE

Le pauvre homme!

MADAME PERNELLE

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON

Comment?

MADAME PERNELLE

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère ?

MADAME PERNELLE

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

MADAME PERNELLE

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu, dans le monde est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais jamais l'envie.

ORGON

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

MADAME PERNELLE

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous dis
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu !
 Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
 Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
 Aux oreilles cent fois et crier comme quatre ?

MADAME PERNELLE

Mon Dieu ! le plus souvent l'apparence déçoit :
 Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON

J'enrage !

MADAME PERNELLE

Aux faux soupçons la nature est sujette,
 Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON

Je dois interpréter à charitable soin
 Le désir d'embrasser ma femme ?

MADAME PERNELLE

Il est besoin,
 Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes,
 Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON

Hé ! diantre ! le moyen de m'en assurer mieux ?
 Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
 Il eût .. Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise,
 Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
 Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON

Allez. Je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

DORINE

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE

Nous perdons des moments en bagatelles pures
Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS

Quoi ! son effronterie irait jusqu'à ce point ?

ELMIRE

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible.
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE

Ne vous y fiez pas ; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts,
Et sur moins que cela le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON

Il est vrai ; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE

Je voudrais de bon cœur qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE

Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,
Et mes...

ORGON, à *Dorine*.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!



SCÈNE IV

MONSIEUR LOYAL, MADAME PERNELLE,
ORGON, DAMIS,
MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLÉANTE

MONSIEUR LOYAL

Bonjour, ma chère sœur. Faites. je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaîse,
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL

Dites-lui seulement que je viens
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, à *Orgon*.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme et ce qu'il peut vouloir.

ORGON

Pour nous raccommo-der il vient ici peut-être.
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître ?

CLÉANTE

Votre ressentiment ne doit point éclater ;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire !

ORGON

Ce doux début s'accorde avec mon jugement.
Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étais serviteur de monsieur votre père.

ORGON

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance.

ORGON

Quoi ! vous êtes ici...

MONSIEUR LOYAL

Monsieur, sans passion.

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON

Moi ! sortir de céans ?

MONSIEUR LOYAL

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme. et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON

Mais...

MONSIEUR LOYAL

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
 Vous ne voudriez pas faire rébellion,
 Et que vous souffrirez en honnête personne
 Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
 Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL

Faites que votre fils se taise ou se retire,
 Monsieur ; j'aurais regret d'être obligé d'écrire,
 Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, *à part.*

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

MONSIEUR LOYAL

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
 Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces
 Que pour vous obliger et vous faire plaisir ;
 Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
 Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
 Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
 De sortir de chez eux ?

MONSIEUR LOYAL

On vous donne du temps,
 Et jusques à demain je ferai surséance
 A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.

Je viendrai seulement passer ici la nuit
 Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
 Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'ap-
 [porte,

Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
 J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
 Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
 Mais demain, du matin, il vous faut être habile
 A vider de céans jusqu'au moindre ustensile.
 Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
 Pour vous faire service à tout mettre dehors.
 On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;
 Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
 Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
 Et qu'au deu de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, *bas*.

Du meilleur de mon cœur, je donnerais sur l'heure
 Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
 Et pouvoir à plaisir sur ce muffle asséner
 Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE, *bas à Orgon*.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS

A cette audace étrange,
 J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
 Quelques coups de bâton ne vous siéraient pas mal.

MONSIEUR LOYAL

On pourrait bien punir ces paroles infâmes,
 Mamie, et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE

Finissons tout cela, Monsieur ; c'en est assez.
 Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie.

ORGON

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !



SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE, MARIANE
 ELMIRE, MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS

ORGON

Eh bien ! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit,
 Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
 Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE

Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues.

DORINE

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
 Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
 Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme :
 Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme.
 Et, par charité pure, il veut vous enlever
 Tout ce qui peut vous faire obstacle à vous sauver.

ORGON

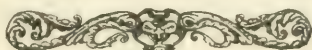
Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
 Ce procédé détruit la vertu du contrat ;
 Et sa déloyauté va paraître trop noire
 Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.



SCÈNE VI

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE,
 MARIANE

VALÈRE

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;
 Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
 Un ami qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
 Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
 A violé pour moi, par un pas délicat,
 Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat,
 Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
 Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
 Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
 Depuis une heure au prince a su vous accuser,
 Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous
 D'un criminel d'Etat l'importante cassette, [jette,

Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
 Vous avez conservé le coupable secret.
 J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
 Mais un ordre est donné contre votre personne,
 Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
 D'accompagner celui qui doit vous arrêter.

CLÉANTE

Voilà ses droits armés, et c'est par où le traître
 De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!

VALÈRE

Le moindre amusement peut vous être fatal.
 J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
 Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
 Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant,
 Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
 A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
 Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeants!
 Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps,
 Et je demande au Ciel de m'être assez propice
 Pour reconnaître un jour ce généreux service.
 Adieu, prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE

Allez tôt;

Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.



SCÈNE VII

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALÈRE, ORGON,
ELMIRE, MARIANE, ETC.

TARTUFFE

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si
[vite;
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,
Et de la part du prince on vous fait prisonnier.

ORGON

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier !
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies.
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir.
Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLÉANTE

La modération est grande, je l'avoue !

DAMIS

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue !

TARTUFFE

Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE

Un emploi ne saurait être que glorieux
 Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
 Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
 Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir :
 De ce devoir sacré la juste violence
 Etouffe dans mon cœur toute reconnaissance,
 Et je sacrifierais à de si puissants nœuds
 Amis, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELMIRE

L'imposteur!

DORINE

Comme il sait de traîtresse manière
 Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE

Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
 Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
 D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre
 Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
 Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
 Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
 Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
 Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire;
 Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
 Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, *à l'exempt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criallerie,
 Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir :
 Votre bouche à propos m'invite à le remplir ;
 Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
 Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE

Qui, moi, Monsieur ?

L'EXEMPT

Oui, vous.

TARTUFFE

Pourquoi donc la prison ?

L'EXEMPT

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

(A Orgon.)

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
 Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
 Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
 Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
 D'un fin discernement sa grande âme pourvue
 Sur les choses toujours jette une droite vue :
 Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
 Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
 Il donne aux gens de bien une gloire immortelle,
 Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
 Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
 A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
 Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,
 Et de pièges plus fins on le voit se défendre.
 D'abord il a percé par ses vives clartés
 Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
 Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
 Et, par un juste trait de l'équité suprême,

S'est découvert au prince un fourbe renommé
 Dont sous un autre nom il était informé ;
 Et c'est un long détail d'actions toutes noires
 Dont on pourrait former des volumes d'histoires.
 Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
 Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
 A ses autres horreurs il a joint cette suite,
 Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
 Que pour voir l'impudence aller jusques au bout
 Et vous faire par lui faire raison de tout.
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
 Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
 D'un souverain pouvoir, il brise les liens
 Du contrat qui lui fait le don de tous vos biens,
 Et vous pardonne enfin cette offense secrète
 Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;
 Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
 On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
 Pour vous montrer que son cœur sait, quand moins
 [on y pense,
 D'une bonne action verser la récompense,
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
 Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE

Que le Ciel soit loué !

MADAME PERNELLE

Maintenant je respire !

ELMIRE

Favorable succès !

MARIANE

Qui l'aurait osé dire ?

ORGON, à *Tartuffe*.

Hé bien, te voilà, traître...

CLÉANTE

Ah! mon frère, arrêtez,
 Et ne descendez point à des indignités.
 A son mauvais destin laissez un misérable,
 Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
 Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
 Au sein de la vertu fasse un heureux retour;
 Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
 Et puisse du grand prince adoucir la justice,
 Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux
 Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
 Nous louer des bontés que son cœur nous déploie;
 Puis acquittés un peu de ce premier devoir,
 Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
 Et par un doux hymen couronner en Valère
 La flamme d'un amant généreux et sincère.



AMPHITRYON



MOLIÈRE

1622-1673



AMPHITRYON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN VERS

1668



PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

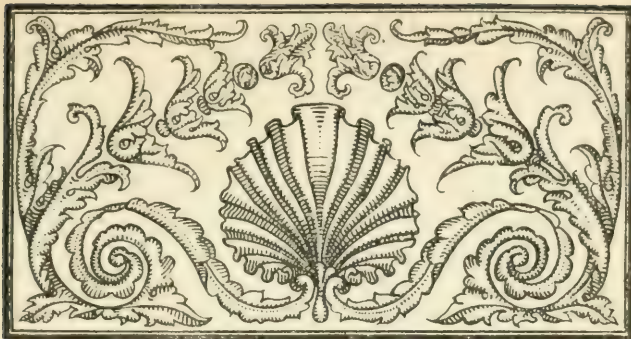
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & C^{IE}

COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

M. CM. XXIII





NOTICE

Molière, en écrivant Le Sicilien, arrivait au terme d'une période où sa production avait été intense.

De juin 1666 à février 1667, en huit mois, il n'avait pas fait jouer moins de cinq pièces, d'importance inégale, et de genres très divers. Mais chacune en son genre était d'une qualité rare. Et les deux qui ouvraient la série se nommaient Le Misanthrope et Le Médecin malgré lui.

Après Le Sicilien, Molière donna Amphitryon. C'est à un intervalle de onze mois que ces deux pièces furent pour la première fois représentées. Des raisons par lesquelles on explique cet arrêt prolongé d'une veine généreuse et jaillissante, deux sont capitales.

D'abord la santé de l'auteur. Il avait été malade au début de 1666, et contraint de fermer pendant deux mois son théâtre. Pareille mésaventure, conséquence de tant de fatigues, lui survint en 1667, et le tint pour autant éloigné de la scène. Et même, le 17 avril, Robinet put écrire :

*« Le bruit a couru que Molière
Se trouvait à l'extrémité,
Et proche d'entrer dans la bière. »*

Au mois d'août, nouvelle épreuve, qui ne frappait point au corps, mais qui pouvait toucher durement le moral. La guerre de Dévolution venait de s'ouvrir. Le roi était parti pour la Flandre. Le 5 août, Molière donne L'Imposteur. C'était Tartuffe. Près de trois ans écoulés n'avaient pas suffi à apaiser les haines qu'il avait soulevées à son apparition. Dès le 6, la représentation est interdite par M. de Lamoignon, premier président du Parlement, et membre de la Confrérie du Saint-Sacrement. Le 8, La Thorillère et La Grange partent pour les Flandres, chargés de présenter un placet au roi. Le souverain, qui était occupé au siège de Lille, les reçoit « très bien », mais ajourne la décision à son retour. Entre temps, l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, par une ordonnance du 11 août, fait « très-expresses inhibitions et défenses... de représenter, lire ou entendre réciter la susdite comédie, soit publiquement, soit en particulier, sous quelque nom et quelque prétexte que ce soit, et ce sous peine d'excommunication ».

Molière, assurément peiné, et d'ailleurs malade, ne reparut point sur la scène avant le 25 septembre, où l'on donna Le Misanthrope. Robinet, le 8 octobre, écrivit :

*« J'oubliais une nouveauté
Qui doit charmer notre cité
Molière, reprenant courage,
Malgré la bourrasque et l'orage,
Au nom des Dieux, qu'on l'aille voir. »*

La meilleure preuve qu'il avait repris courage, il la donna en composant et en représentant Amphitryon.

*
* *

Le sujet d'Amphitryon a été emprunté à Plaute. Si Molière, avec la sûreté de métier et l'originalité dans l'imitation qui lui étaient propres, n'a point manqué, à

diverses reprises, de puiser à sa fantaisie dans l'œuvre des comiques latins, le choix d'Amphitryon lui a été suggéré par des circonstances particulières. Déjà, il avait écrit son Don Juan, après que la légende en eut été portée à la scène, et avec succès, par divers auteurs. Or l'année même du Cid, en 1636, Rotrou avait fait jouer une pièce nommée Les Sosies. En 1650, le théâtre du Marais l'avait reprise, et l'avait joué à grand renfort de ces machines dont le public aimait toujours les artifices. Sa vogue durait encore, à ce qu'on peut présumer, aux environs de 1667. Molière, comme pour Don Juan se piqua sans doute d'éclipser une fois de plus ses rivaux, en jouant après eux, accommodé à sa manière, un sujet qui leur avait permis de trouver de la faveur.

Aussi bien, il doit beaucoup à Rotrou, non moins qu'à Plaute, si l'on veut s'en tenir à l'apparente fidélité de certains rapprochements. Et cependant Amphitryon est bien à lui. Il reprend à son compte des traits qui sont à Rotrou. Mais d'un mot qu'il ajoute ou retire, d'une inversion de termes, d'une image qu'il choisit plus juste ou qu'il rend plus vive, il donne à son texte un tour plus spirituel : tel pesant alexandrin de Rotrou se mue en deux vers légers ; et tel trait qui chez l'un n'était point pour déplaire, devient chez l'autre plus piquant ou bien dégage plus de charme.

Il n'y a pas d'ailleurs seulement, dans Molière, le dessein comique ou gracieux qu'il nous trace, après ses modèles et mieux qu'eux, d'Amphitryon, d'Alcmène ou de Sosie. Il a su aussi imaginer le bouillant Argatiphontidas, et la femme de Sosie, Cléanthis, et la double et plaisante action qui nous montre parallèlement le ménage des maîtres bouleversé par Jupiter, et celui des serviteurs dont la présence de Mercure vient troubler la paix.

Mais le charme le plus vif que l'on goûte à lire ou à entendre Amphitryon, ne vient-il pas de la forme que

Molière lui a donnée, de ces vers libres qui éblouissent par leurs détours imprévus et prestes, leur souplesse, leur variété, leur douceur, leurs grâces toujours spirituelles. Les ailes que déjà l'on sentait remuer sous la prose de Don Juan ou du Sicilien, s'étaient ouvertes. Et la technique du vers français préromantique venait d'atteindre à une virtuosité qui n'a trouvé nulle part de réplique, sinon dans La Fontaine.

A. R.





A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE

MONSEIGNEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les epistres dédicatoires, et VOSTRE ALTESSE SERENISSIME trouvera bon, s'il luy plaist, que je ne suive point icy le style de ces Messieurs là, et refuse de me servir de deux ou trois miserables pensées qui ont esté tournées et retournées tant de fois qu'elles sont usées de tous les côtéz. Le nom du grand CONDÉ est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'apliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de luy ; et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la teste d'une armée plutost qu'à la teste d'un livre, et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comedie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de VOSTRE ALTESSE SERENISSIME ne fust une

puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumieres de vostre esprit autant que de l'intrépidité de vostre cœur et de la grandeur de vostre ame. On sçait par toute la terre que l'éclat de vostre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux mesme qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de vostre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'estre suivies par le sentiment des plus delicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEUR, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public ne nous coûtent rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'une epistre dédicatoire dit tout ce qu'il luy plaist, et qu'un autheur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner autant qu'il veut l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'estre.

Je n'abuseray, MONSEIGNEUR, ny de vostre nom ni de vos bontez pour combattre les censeurs de l'Amphitryon et m'attribüer une gloire que je n'ay pas peut-estre meritée; et je ne prens la liberté de vous offrir ma comedie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment avec une profonde vénération les grandes qualitez que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, MONSEIGNEUR, avec tout le respect possible et tout le zele imaginable.

De VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble, tres obeïssant
et tres-obligé serviteur,

MOLIERE.



PERSONNAGES

MERCURE.

LA NUIT.

JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.

AMPHITRYON, général des Thébains.

ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.

CLÉANTHIS, suivante d'Alcmène et
femme de Sosie.

SOSIE, valet d'Amphitryon.

ARGATIPHONTIDAS,)

NAUGRATÈS,)

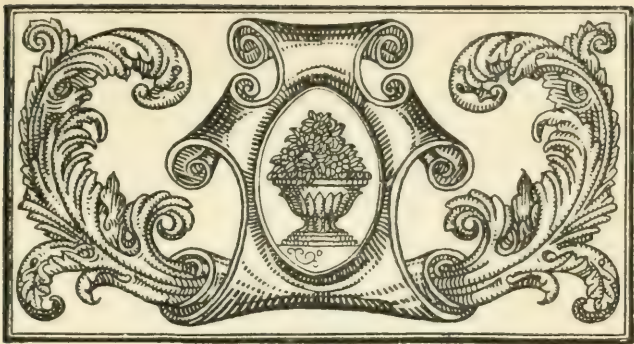
POLIDAS,)

POSICLÈS.)

} capitaines thébains.

La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.





PROLOGUE

MERCURE SUR UN NUAGE, LA NUIT DANS UN CHAR
TRAINÉ PAR DEUX CHEVAUX

MERCURE

Tout beau, charmante Nuit; daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on désire,
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT

Ah! ah! c'est vous, Seigneur Mercure!
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE

Ma foi, me trouvant las pour ne pouvoir fournir
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage
Pour vous attendre venir.

LA NUIT

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas.
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE

Les dieux sont-ils de fer?

LA NUIT

Non; mais il faut sans cesse
Garder le décorum de la divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse

Cette sublime qualité,

Et que, pour leur indignité,

Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE

A votre aise vous en parlez,

Et vous avez, la belle, une chaise roulante

Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante,

Vous vous faites traîner partout où vous voulez;

Mais de moi ce n'est pas de même,

Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,

Aux poètes assez de mal

De leur impertinence extrême

D'avoir, par une injuste loi

Dont on veut maintenir l'usage,

A chaque dieu, dans son emploi,

Donné quelque allure en partage,

Et de me laisser à pied, moi

Comme un messager de village; [cieux,

Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les

Le fameux messager du souverain des dieux,

Et qui, sans rien exagérer,

Par tous les emplois qu'il me donne,

Aurais besoin plus que personne

D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT

Que voulez-vous faire à cela ?
 Les poètes font à leur guise.
 Ce n'est pas la seule sottise
 Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
 Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite,
 Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE

Oui; mais, pour aller plus vite.
 Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT

Laissons cela, seigneur Mercure,
 Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
 Qui de votre manteau veut la faveur obscure
 Pour certaine douce aventure
 Qu'un nouvel amour lui fournit.
 Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles :
 Bien souvent pour la terre il néglige les cieus,
 Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux
 Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
 Et sait cent tours ingénieux
 Pour mettre à bout les plus cruelles.
 Des yeux d'Alcmène il a senti les coups,
 Et, tandis qu'au milieu des béotiques plaines
 Amphitryon, son époux,
 Commande aux troupes thébaines,
 Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous
 Un soulagement à ses peines
 Dans la possession des plaisirs les plus doux.
 L'état des mariés à ses feux est propice :

L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours,
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours

A fait que Jupiter à ce bel artifice
S'est avisé d'avoir recours.

Son stratagème ici se trouve salulaire ;
Mais près de maint objet chéri

Pareil déguisement serait pour ne rien faire,
Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mari.

LA NUIT

J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisements qui lui viennent en tête.

MERCURE

Il veut goûter par là toutes sortes d'états,
Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.

Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrais fort misérable

S'il ne quittait jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faite des cieux il fût toujours guindé.

Il n'est point, à mon gré, de plus sottre méthode
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur,
Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur
La haute qualité devient fort incommode.

Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connaît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême,

Et, pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,
Il sort tout à fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît.

LA NUIT

Passé encor de le voir de ce sublime étage
Dans celui des hommes venir

Prendre tous les transports que leur cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,

Si, dans les changements où son humeur l'engage,
 A la nature humaine il s'en voulait tenir ;
 Mais de voir Jupiter taureau,
 Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
 Je ne trouve point cela beau,
 Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MERCURE

Laissons dire tous les censeurs :
 Tels changements ont leurs douceurs,
 Qui passent leur intelligence.
 Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ;
 Et, dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,
 Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
 Si par son stratagème il voit sa flamme heureuse,
 Que peut-il souhaiter ? et qu'est-ce que je puis ?

MERCURE

Que vos chevaux, par vous au petit pas réduits.
 Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse.
 D'une nuit si délicieuse
 Fassent la plus longue des nuits ;
 Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
 Et retardiez la naissance du jour
 Qui doit avancer le retour
 De celui dont il tient la place.

LA NUIT

Voilà sans doute un bel emploi
 Que le grand Jupiter m'apprête,
 Et l'on donne un nom fort honnête
 Au service qu'il veut de moi.

MERCURE

Pour une jeune déesse,
 Vous êtes bien du bon temps !
 Un tel emploi n'est bassesse
 Que chez les petites gens.

Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paraître,
 Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon,
 Et suivant ce qu'on peut être
 Les choses changent de nom.

LA NUIT

Sur de pareilles matières
 Vous en savez plus que moi,
 Et, pour accepter l'emploi,
 J'en veux croire vos lumières.

MERCURE

Eh ! là, là, madame la Nuit,
 Un peu doucement, je vous prie !
 Vous avez dans le monde un bruit
 De n'être pas si renchérie.

On vous fait confidente, en cent climats divers,
 De beaucoup de bonnes affaires ;
 Et je crois, à parler à sentiments ouverts,
 Que nous ne nous en devons guère.

LA NUIT

Laissons ces contrariétés,
 Et demeurons ce que nous sommes.
 N'apprêtons point à rire aux hommes
 En nous disant nos vérités.

MERCURE

Adieu, je vais là bas, dans ma commission,
 Dépouiller promptement la forme de Mercure
 Pour y vêtir la figure
 Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT

Moi, dans cette hémisphère, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE

Bonjour, la Nuit.

LA NUIT

Adieu, Mercure.

*(Mercure descend de son nuage en terre, et la
Nuit passe dans son char.)*







ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SOSIE

Qui va là? Heu! Ma peur à chaque pas s'accroît.

Messieurs, ami de tout le monde.

Ah! quelle audace sans seconde

De marcher à l'heure qu'il est!

Que mon maître couvert de gloire

Me joue ici d'un vilain tour!

Quoi! si pour son prochain il avait quelque amour,

M'aurait-il fait partir par une nuit si noire?

Et, pour me renvoyer annoncer son retour

Et le détail de sa victoire,

Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour?

Sosie, à quelle servitude

Tes jours sont-ils assujettis!

Notre sort est beaucoup plus rude

Chez les grands que chez les petits.

Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
 Obligé de s'immoler.
 Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
 Dès qu'ils parlent il faut voler.
 Vingt ans d'assidu service
 N'en obtiennent rien pour nous;
 Le moindre petit caprice
 Nous attire leur courroux.
 Cependant notre âme insensée
 S'acharne en vain honneur de demeurer près d'eux,
 Et s'y veut contenter de la fausse pensée [reux.
 Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heu-
 Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
 En vain notre dépit quelquefois y consent :
 Leur vue a sur notre zèle
 Un ascendant trop puissant,
 Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
 Nous rengage de plus belle.
 Mais enfin, dans l'obscurité,
 Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
 Il me faudrait, pour l'ambassade,
 Quelque discours prémédité.
 Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
 Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
 Mais comment diantre le faire,
 Si je ne m'y trouvai pas ?
 N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
 Comme oculaire témoin.
 Combien de gens font-ils des récits de bataille
 Dont ils se sont tenus loin !
 Pour jouer mon rôle sans peine,
 Je le veux un peu repasser.
 Voici la chambre, où j'entre en courrier que l'on
 Et cette lanterne est Alcmène, [mène,
 A qui je dois m'adresser.

(Il pose sa lanterne à terre, et lui adresse son compliment.)

« Madame Amphitryon, mon maître et votre époux...
(Bon ! beau début !), l'esprit toujours plein de vos
[charmes,

M'a voulu choisir entre tous
Pour vous donner avis du succès de ses armes
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.

— *Ah ! vraiment, mon pauvre Sosie,
A te revoir j'ai de la joie au cœur.*

— Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.

(Bien répondu !) — *Comment se porte Amphitryon ?*

Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.

(Fort bien ! belle conception !)

— *Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon âme satisfaite ?*

— Le plus tôt qu'il pourra, Madame. assurément ;
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.

(Ah !) — *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?
Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme.*

— Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.

(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)

— *Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ?*

— Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort :

Nous les avons taillés en pièces,

Mis Ptérélas leur chef à mort,

Pris Télébe d'assaut ; et déjà dans le port

Tout retentit de nos prouesses.

— *Ah ! quel succès ! O dieux ! qui l'eût pu jamais croire !
Raconte-moi, Sosie, un tel événement.*

— Je le veux bien, Madame, et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire

Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté.

(Il marque les lieux sur sa main, ou à terre.)

C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là ;
Ici nos gens se campèrent ;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Était leur infanterie,
Et plus bas, du côté droit,
Était la cavalerie,

Après avoir aux dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal.
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi,
Voilà notre avant-garde, à bien faire animée :
Là, les archers de Créon notre roi ;
Et voici le corps d'armée,
Qui d'abord... Attendez .» Le corps d'armée a peur :
J'entends quelque bruit, ce me semble.

(On fait un peu de bruit.)



SCÈNE II

MERCURE, SOSIE

MERCURE, *sous la forme de Sosie.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur
Dont l'abord importun troublerait la douceur
Que nos amants goûtent ensemble.

SOSIE

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE

Cette nuit en longueur me semble sans pareille :
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce *maraud* !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE

Ah ! par ma foi, j'avais raison !
 C'est fait de moi, chétive créature !
 Je vois devant notre maison
 Certain homme dont l'encolure
 Ne me présage rien de bon.
 Pour faire semblant d'assurance,
 Je veux chanter un peu d'ici.

*(Il chante, et, lorsque Mercure parle,
 sa voix s'affaiblit peu à peu.)*

MERCURE

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
 Que de chanter à m'étourdir ainsi ?
 Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE

Depuis plus d'une semaine,
 Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os.
 La vertu de mon bras se perd dans le repos,
 Et je cherche quelque dos
 Pour me remettre en haleine.

SOSIE

Quel diable d'homme est-ce ci ?
 De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
 Mais pourquoi trembler tant aussi ?
 Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
 Et que le drôle parle ainsi
 Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.

Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître ; [oison.

Faisons-nous du cœur par raison.

Il est seul comme moi, je suis fort, j'ai bon maître,
Et voilà notre maison.

MERCURE

Qui va là ?

SOSIE

Moi.

MERCURE

Qui, moi ?

SOSIE

Moi. (*A part.*) Courage, Sosie !

MERCURE

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE

D'être homme et de parler.

MERCURE

Es-tu maître ou valet ?

SOSIE

Comme il me prend envie.

MERCURE

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE

Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE

J'en ai l'âme ravie.

MERCURE

Résolument, par force ou par amour,
 Je veux savoir de toi, traître,
 Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
 Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE

Je fais le bien et le mal tour à tour ;
 Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

MERCURE

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
 De trancher avec moi de l'homme d'importance.
 Il me prend un désir, pour faire connaissance,
 De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE

A moi-même ?

MERCURE

A toi-même, et t'en voilà certain.

(Il lui donne un soufflet.)

SOSIE

Ah! ah! c'est tout de bon!

MERCURE

Non, ce n'est que pour rire
 Et répondre à tes quolibets.

SOSIE

Tudieu, l'ami, sans vous rien dire,
 Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE

Si j'étais aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires !

MERCURE

Tout cela n'est encor rien
Pour y faire quelque pause.
Nous verrons bien autre chose.
Poursuivons notre entretien.

SOSIE. (*Il veut s'en aller.*)

Je quitte la partie.

MERCURE

Où vas-tu ?

SOSIE

Que t'importe ?

MERCURE

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE

Quoi ! tu veux par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

AMPHITRYON

MERCURE

Comment, chez nous !

SOSIE

Oui, chez nous.

MERCURE

O le traître !

Tu te dis de cette maison ?

SOSIE

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE

Hé bien ! que fait cette raison ?

SOSIE

Je suis son valet.

MERCURE

Toi ?

SOSIE

Moi.

MERCURE

Son valet ?

SOSIE

Sans doute.

MERCURE

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE

Ton nom est ?

SOSIE

Sosie.

MERCURE

Heu ? comment ?

SOSIE

Sosie.

MERCURE

Écoute.

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE

Pourquoi ? De quel rage est ton âme saisie ?

MERCURE

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE

Moi ? je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE

O le mensonge horrible et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE

Fort bien ; je le soutiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême,
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non
Et d'être un autre que moi-même.*(Mercure le bat.)*

MERCURE

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE

Justice, citoyens ! au secours, je vous prie !

MERCURE

Comment, bourreau, tu fais des cris ?

SOSIE

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme,
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE

Eh bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impu-
[dence.

SOSIE

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE

Fais donc trêve à ton insolence.

SOSIE

Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence :
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE

Es-tu Sosie encor ? dis, traître.

SOSIE

Hélas ! je suis ce que tu veux.
Dispose de mon sort au gré de tes vœux ;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE

Ton nom était Sosie, à ce que tu disais.

SOSIE

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusais.

MERCURE

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue.
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE

Toi, Sosie.

MERCURE

Oui, Sosie ; et, si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *bas*.

Ciel, me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron !
Sans cela, par la mort...

MERCURE

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi ?

SOSIE

Non ; mais, au nom des dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE

Parle.

SOSIE

Mais promets-moi, de grâce,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.

MERCURE

Passe ;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ?

MERCURE

Comment, tu peux...

SOSIE

Ah ! tout doux !
Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE

Quoi! pendard, imposteur, coquin...

SOSIE

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras :
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE

Tu te dis Sosie?

SOSIE

Oui; quelque conte frivole...

MERCURE

Sus, je romps notre trêve et reprends ma parole.

SOSIE

N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que je suis est-il en ta puissance,
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille,
Et peut-on démentir cent indices pressants?
Rêvé-je? est-ce que je sommeille!
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître, Amphitryon, ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcène, sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain?

Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
 Pour m'empêcher d'entrer chez nous?
 N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
 Ne m'as-tu pas roué de coups?
 Ah! tout cela n'est que trop véritable,
 Et plût au Ciel le fût-il moins!
 Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
 Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
 Un assommant éclat de mon juste courroux.
 Tout ce que tu viens de dire
 Est à moi, hormis les coups.
 C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcène,
 Et qui du port persique arrive de ce pas;
 Moi qui viens annoncer la valeur de son bras,
 Qui nous fait remporter une victoire pleine
 Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
 C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
 Fils de Dave, honnête berger;
 Frère d'Arpage, mort en pays étranger;
 Mari de Cléanthis la prude,
 Dont l'humeur me fait enrager;
 Qui dans Thèbes ai reçu mille coups d'étrivière
 Sans en avoir jamais dit rien,
 Et jadis en public fus marqué par derrière
 Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
 On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
 Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
 Je commence, à mon tour, à le croire un petit.

En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.

Faisons lui quelque question
Afin d'éclaircir ce mystère.

(*A Mercure.*)

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?

MERCURE

Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,
Dont leur chef se parait comme d'un rare ouvrage.

SOSIE

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE

A sa femme, et sur elle il le veut voir paraître.

SOSIE

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE, *à part.*

Il ne ment pas d'un mot à chaque répartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie;
Il pourrait bien encore l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle
Pour démêler ce que je vois?

Ce que j'ai fait tout seul et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.
Par cette question, il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.

(*A Mercure.*)

Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes?
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE

D'un jambon...

SOSIE, *à part.*

L'y voilà!

MERCURE

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes.
Dont je sus fort bien me bourrer,
Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage.
Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battaient.

SOSIE, *à part.*

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien,
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'était dans la bouteille.

(*A Mercure.*)

Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais, si tu l'es, dis-moi, qui tu veux que je sois,
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le suis je te garantis mort
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents.
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose,
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE

Ah! tu prends donc, pendard, goût à la bâtonnade?
(Il le frappe.)

SOSIE

Ah! qu'est-ce ci, grands dieux! Il frappe un ton plus
Et mon dos pour un mois en doit être malade. [fort,
Laissons ce diable d'homme et retournons au port.
O juste Ciel! j'ai fait une belle ambassade!

MERCURE

Enfin, je l'ai fait fuir, et sous ce traitement
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.



SCÈNE III

JUPITER, ALCMÈNE. CLÉANTHIS, MERCURE

JUPITER

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher :
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue,
Mais ils pourraient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour, que gênaient tous ces soins éclatants
 Où me tenait lié la gloire de nos armes,
 Au devoir de ma charge a volé les instants
 Qu'il vient de donner à vos charmes.
 Ce vol, qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
 Pourrait être blâmé dans la bouche publique,
 Et j'en veux pour témoin unique
 Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMÈNE

Je prends, Amphitryon. grande part à la gloire
 Que répandent sur vous vos illustres exploits,
 Et l'éclat de votre victoire
 Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits;
 Mais, quand je vois que cet honneur fatal
 Eloigne de moi ce que j'aime,
 Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
 De lui vouloir un peu de mal,
 Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême
 Qui des Thébains vous fait le général.
 C'est une douce chose, après une victoire,
 Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
 Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
 Un triste coup, hélas! est bientôt arrivé.
 De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée
 Au moindre choc dont on entend parler?
 Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
 Par où jamais se consoler
 Du coup dont on est menacée?
 Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
 Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
 Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente.
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentiments que vous me faites voir.
Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudrait n'y voir entrer rien de votre devoir;
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous,
Et que la qualité que j'ai de votre époux
Ne fut point ce qui me les donne.

ALCMÈNE

C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle
Tient le droit de paraître au jour,
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER

Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse
Passe aussi celle d'un époux,
Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,
Quelle en est la délicatesse.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle et charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens près de vous que le mari le gêne.

Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point.
 Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne,
 Et sa passion ne veut point
 De ce que le mari lui donne.

Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,
 Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
 Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
 Et par qui tous les jours des plus chères faveurs
 La douceur est empoisonnée

Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
 Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
 Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
 Que le mari ne soit que pour votre vertu,
 Et que de votre cœur, de bonté revêtu,
 L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMÈNE

Amphitryon, en vérité,
 Vous vous moquez de tenir ce langage,
 Et j'aurais peur qu'on ne vous crût pas sage
 Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER

Ce discours est plus raisonnable,
 Alcmène, que vous ne pensez;
 Mais un plus long séjour me rendrait trop coupable,
 Et du retour au port les moments sont pressés.
 Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
 Pour un temps m'arrache de vous;
 Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez
 Songez à l'amant, je vous prie. [l'époux,

ALCMÈNE

Je ne sépare point ce qu'unissent les dieux,
 Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

CLÉANTHIS

O Ciel! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.



SCÈNE IV

CLÉANTHIS, MERCURE

(Mercure veut s'en aller.)

CLÉANTHIS

Quoi! c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE

Et comment donc? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte
Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas?

CLÉANTHIS

Mais avec cette brusquerie.
Traître, de moi te séparer!

MERCURE

Le beau sujet de fâcherie!
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer!

CLÉANTHIS

Mais quoi ! partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régal ?

MERCURE

Diantre ! où veux-tu que mon esprit
T'aïlle chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles,
Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.

CLÉANTHIS

Regarde, traître, Amphitryon.
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme,
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE

Eh ! mon Dieu ! Cléanthis, ils sont encore amants.
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencements,
En nous, vieux mariés, aurait mauvaise grâce.
Il nous ferait beau voir attachés face à face
A pousser les beaux sentiments !

CLÉANTHIS

Quoi ! suis-je hors état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

MERCURE

Non, je n'ai garde de le dire ;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferais crever de rire.

CLÉANTHIS

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?

MERCURE

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête :
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS

Comment ! de trop bien vivre on te voit me blâmer ?

MERCURE

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLÉANTHIS

Il te faudrait des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes, aux beaux et louables talents
Qui savent accabler leurs maris de caresses
Pour leur faire avaler l'usage des galants.

MERCURE

Ma foi, veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots,
Et je prendrais pour ma devise :
Moins d'honneur et plus de repos.

CLÉANTHIS

Comment ! tu souffrirais sans nulle répugnance
Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

MERCURE

Oui, si je n'étais plus de tes cris rebattu
Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode,
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.

Adieu, Cléanthis, ma chère âme,
Il me faut suivre Amphitryon.

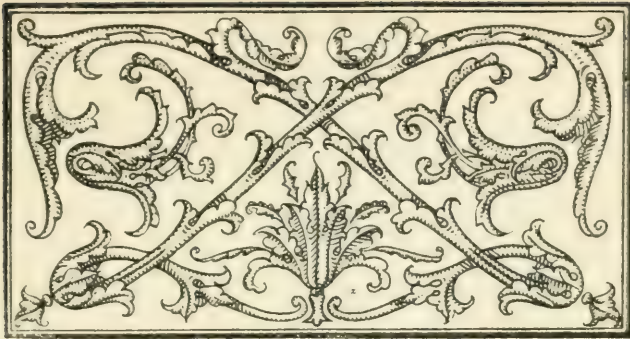
(Il s'en va.)

CLÉANTHIS

Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t il assez de résolution ?

Ah ! que, dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme !





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

AMPHITRYON, SOSIE

AMPHITRYON

Viens çà, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon.
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire,
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON

Quoi ! tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

SOSIE

Non, je suis le valet, et vous êtes le maître :
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON

Ça ! je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et tout du long t'ouïr sur ta commission.

Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grâce, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des grands on le voit usité ?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance ?

AMPHITRYON

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE

Bon, c'est assez ; laissez-moi faire :
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON

Sur l'ordre que tantôt je t'avais su prescrire ?

SOSIE

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON

Comment, coquin !

SOSIE

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai si vous voulez.

AMPHITRYON

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle !
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

SOSIE

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON

Poltron !

SOSIE

En nous formant, nature a ses caprices.
Divers penchants en nous elle fait observer :
Les uns à s'exposer trouvent mille délices,
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON

Arrivant au logis ?

SOSIE

J'ai, devant notre porte,
En moi-même voulu répéter un petit
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferais du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON

Ensuite ?

SOSIE

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON

Et qui ?

SOSIE

Sosie, un moi de vos ordres jaloux,
 Que vous avez du port envoyé vers Alcène,
 Et qui de nos secrets a connaissance pleine,
 Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON

Quels contes !

SOSIE

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.
 Ce moi plutôt que moi s'est au logis trouvé,
 Et j'étais venu, je vous jure,
 Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON

D'où peut procéder, je te prie,
 Ce galimatias maudit ?
 Est-ce songe ? est-ce ivrognerie,
 Aliénation d'esprit,
 Ou méchante plaisanterie ?

SOSIE

Non. c'est la chose comme elle est,
 Et point du tout conte frivole.
 Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,
 Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
 Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
 Je me suis trouvé deux chez nous,
 Et que, de ces deux moi piqués de jalousie,
 L'un est à la maison et l'autre est avec vous ;
 Que le moi que voici, chargé de lassitude,
 A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,
 Et n'ayant d'autre inquiétude
 Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON

Non, sans emportement, je te veux écouter,
Je l'ai promis; mais, dis, en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE

Non, vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paraître;
C'est un fait à n'y rien connaître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé?

SOSIE

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,
Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même;
Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé;
J'ai vu que c'était moi sans aucun stratagème :
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes;

Enfin deux gouttes de lait
 Ne sont pas plus ressemblantes;
 Et, n'était que ses mains qui sont un peu trop
 J'en serais fort satisfait. [pesantes,

AMPHITRYON

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
 Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE

Bon, entré! Hé! de quelle sorte?
 Ai-je voulu jamais entendre de raison,
 Et ne me suis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON

Comment donc?

SOSIE

Avec un bâton
 Dont mon dos sent encore une douleur très forte.

AMPHITRYON

On t'a battu?

SOSIE

Vraiment!

AMPHITRYON

Et qui?

SOSIE

Moi.

AMPHITRYON

Toi, te battre?

SOSIE

Oui, moi : non pas le moi d'ici,
 Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON

Te confonde le Ciel de me parler ainsi!

SOSIE

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages :
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON

Achevons. As-tu vu ma femme?

SOSIE

Non.

AMPHITRYON

Pourquoi?

SOSIE

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?
Moi, vous dis-je; ce moi plus robuste que moi,
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,
Ce moi qui m'a fait filer doux,
Ce moi qui le seul moi veut être,
Ce moi de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant dont le courroux

Au moi poltron s'est fait connaître;
 Enfin ce moi qui suis chez nous,
 Ce moi qui s'est montré mon maître,
 Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
 Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE

Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau :
 A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
 Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,
 T'ait fait voir toutes les chimères
 Dont tu me fais des vérités.

SOSIE

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
 Et n'en ai même aucune envie.
 Je vous parle bien éveillé;
 J'étais bien éveillé ce matin, sur ma vie,
 Et bien éveillé, même était l'autre Sosie
 Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON

Suis-moi, je t'impose silence.
 C'est trop me fatiguer l'esprit,
 Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
 D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE

Tous les discours sont des sottises,
 Partant d'un homme sans éclat;
 Ce serait paroles exquisés
 Si c'était un grand qui parlât.

AMPHITRYON

Entrons, sans davantage attendre.
Mais Alcmène paraît avec tous ses appas :
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.



SCÈNE II

ALCMÈNE. CLÉANTHIS. AMPHITRYON,
SOSIE

ALCMÈNE

Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les dieux
Nous acquitter de nos hommages,
Et les remercier des succès glorieux
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.
O dieux!

AMPHITRYON

Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur
Avec plaisir soit revu de sa femme!
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon âme!

ALCMÈNE

Quoi! de retour sitôt?

AMPHITRYON

Certes, c'est en ce jour
 Me donner de vos feux un mauvais témoignage ;
 Et ce *Quoi ! sitôt de retour ?*
 En ces occasions n'est guère le langage
 D'un cœur bien enflammé d'amour.
 J'osais me flatter en moi-même
 Que loin de vous j'aurais trop demeuré.
 L'attente d'un retour ardemment désiré
 Donne à tous les instants une longueur extrême,
 Et l'absence de ce qu'on aime,
 Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMÈNE

Je ne vois...

AMPHITRYON

Non, Alcmène, à son impatience
 On mesure le temps en de pareils états,
 Et vous comptez les moments de l'absence
 En personne qui n'aime pas.
 Lorsque l'on aime comme il faut,
 Le moindre éloignement nous tue,
 Et ce dont on chérit la vue
 Ne revient jamais assez tôt.
 De votre accueil, je le confesse,
 Se plaint ici mon amoureuse ardeur,
 Et j'attendais de votre cœur
 D'autres transports de joie et de tendresse.

ALCMÈNE

J'ai peine à comprendre sur quoi
 Vous fondez les discours que je vous entends faire ;
 Et, si vous vous plaignez de moi,
 Je ne sais pas, de bonne foi,
 Ce qu'il faut pour vous satisfaire.

Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON

Comment ?

ALCMÈNE

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvements d'une entière allégresse,
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

AMPHITRYON

Que me dites-vous là ?

ALCMÈNE

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable,
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON

Est-ce que du retour, que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre âme
A prévenu la vérité ?
Et que m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit vers ma flamme
Assez amplement acquitté ?

ALCMÈNE

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre âme

Du retour d'hier au soir brouillé la vérité,
 Et que du doux accueil duquel je m'acquittai
 Votre cœur prétend à ma flamme
 Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRYON

Cette vapeur dont vous me régalez
 Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMÈNE

C'est ce qu'on peut donner pour change
 Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
 Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMÈNE

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
 On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON

Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMÈNE

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON

Sur le sujet dont il est question,
 Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALCMÈNE

Sans doute, et, pour marque certaine,
 Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON

Est-ce donc que par là vous voulez essayer
 A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMÈNE

Est-ce donc que, par cette feinte,
Vous désirez vous égayer?

AMPHITRYON

Ah! de grâce, cessons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMÈNE

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON

Quoi! vous osez me soutenir en face
Que plutôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALCMÈNE

Quoi! vous voulez nier avec audace
Que dès hier en ces lieux vous vîntes sur le soir?

AMPHITRYON

Moi, je vins hier?

ALCMÈNE

Sans doute. Et dès devant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON

Ciel! un pareil débat s'est-il pu voir encore!
Et qui de tout ceci ne serait étonné?
Sosie!

SOSIE

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur; son esprit est tourné!

AMPHITRYON

Alcmène, au nom de tous les dieux,
Ce discours a d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMÈNE

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avait besoin d'être prouvée,
S'il était vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir que de vous la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamants que portait Ptérélas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourrait-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRYON

Quoi! je vous ai déjà donné
Le nœud de diamants que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMÈNE

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON

Et comment?

ALCMÈNE

Le voici.

AMPHITRYON

Sosie!

SOSIE

Elle se moque, et je le tiens ici,
Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRYON

Le cachet est entier.

ALCMÈNE

Est-ce une vision ?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

AMPHITRYON

Ah Ciel ! ô juste Ciel !

ALCMÈNE

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte,
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON

Romps vite ce cachet.

SOSIE, *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vide.
Il faut que par magie on ait su le tirer,
Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide
Vers celle qu'il a su qu'on en voulait parer.

AMPHITRYON

O dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON

AMPHITRYON

Tais-toi.

ALCMÈNE

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON

O Ciel! quel étrange embarras!
Je vois des incidents qui passent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon esprit ne comprend pas!

ALCMÈNE

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé?

AMPHITRYON

Non; mais à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMÈNE

Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'était pas vous?

AMPHITRYON

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMÈNE

Les soucis importants qui vous peuvent saisir
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire?

AMPHITRYON

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMÈNE

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise ;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPHITRYON, *en soi-même.*

Ah ! d'un si doux accueil je me serais passé !

ALCMÈNE

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.

 Votre cœur, avec véhémence,
M'é тала de ses feux toute la violence
Et les soins importuns qui l'avaient enchainé,
L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,

 Tout le souci que son impatience

 Pour le retour s'était donné ;

Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON, *en soi-même.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné !

ALCMÈNE

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisaient pas ;

 Et, s'il faut que je le confesse,

Mon cœur, Amphitryon, y trouvait mille appas.

AMPHITRYON

Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMÈNE

 Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvaient nous toucher.
On servit, tête à tête ensemble nous soupâmes,
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON

Ensemble?

ALCMÈNE

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON

Ah! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer tremblait mon feu jaloux!

ALCMÈNE

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRYON

Non, ce n'était pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés
Dit de toutes les faussetés
La fausseté la plus horrible.

ALCMÈNE

Amphitryon!

AMPHITRYON

Perfide!

ALCMÈNE

Ah! quel emportement!

AMPHITRYON

Non, non, plus de douceur et plus de déférence,
Ce revers vient à bout de toute ma constance,
Et mon cœur ne respire en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance.

ALCMÈNE

De qui donc vous venger? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRYON

Je ne sais pas ; mais ce n'était pas moi,
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMÈNE

Allez, indigne époux, le fait parle de soi,
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée.
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus,
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON

Après l'indigne affront que l'on me fait connaître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer ;
C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudrait me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frère déjà peut hautement répondre
Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
Jusques à présent inouï,
Et, dans les mouvements d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi !

SOSIE

Monsieur...

AMPHITRYON

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉANTHIS

Faut-il...

ALCMÈNE

Je ne puis rien entendre;
Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.



SCÈNE III

CLÉANTHIS, SOSIE

CLÉANTHIS, *à part.*

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
Mais le frère sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE, *à part.*

C'est ici pour mon maître un coup assez touchant,
Et son aventure est cruelle. [chant,
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose appro-
Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS, *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder!
Mais je veux m'empêcher de rien faire paraître.

SOSIE, *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connaître,
Et je tremble à la demander.

Ne vaudrait-il point mieux, pour ne rien hasarder,
 Ignorer ce qu'il en peut être?
 Allons, tout coup vaille, il faut voir,
 Et je ne m'en saurais défendre :
 La faiblesse humaine est d'avoir
 Des curiosités d'apprendre
 Ce qu'on ne voudrait pas savoir.
 Dieu te gard', Cléanthis!

CLÉANTHIS

Ah! ah! tu t'en avises,
 Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE

Mon Dieu, qu'as-tu? Toujours on te voit en cour-
 Et sur rien tu te formalises. [roux,

CLÉANTHIS

Qu'appelles-tu sur rien, dis?

SOSIE

J'appelle sur rien
 Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose ;
 Et rien, comme tu le sais bien,
 Veut dire rien ou peu de chose.

CLÉANTHIS

Je ne sais qui me tient, infâme,
 Que je ne t'arrache les yeux
 Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE

Holà! D'où te vient donc ce transport furieux?

CLÉANTHIS

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
 Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE

Et quel ?

CLÉANTHIS

Quoi ! tu fais l'ingénu ?

Est-ce qu'à l'exemple du maître

Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE

Non, je sais fort bien le contraire ;

Mais je ne t'en fais pas le fin :

Nous avons bu je ne sais quel vin

Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS

Tu crois peut-être excuser par ce trait ..

SOSIE

Non, tout de bon, tu m'en peux croire ;

J'étais dans un état où je puis avoir fait

Des choses dont j'aurais regret

Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS

Tu ne te souviens point du tout de la manière

Dont tu m'as su traiter, étant venu du port ?

SOSIE

Non plus que rien, tu peux m'en faire le rapport.

Je suis équitable et sincère,

Et me condamnerai moi-même si j'ai tort.

CLÉANTHIS

Comment ! Amphitryon m'ayant su disposer,

Jusqu'à ce que tu vins j'avais poussé ma veille ;

Mais je ne vis jamais une froideur pareille :

De ta femme, il fallut moi-même t'aviser ;

Et, lorsque je fus te baiser,

Tu détournas le nez et me donnas l'oreille !

SOSIE

Bon !

CLÉANTHIS

Comment, bon ?

SOSIE

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage.
J'avais mangé de l'ail, et fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS

Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche,
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE

Courage !

CLÉANTHIS

Enfin ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE

Quoi ! je ne couchai point...

CLÉANTHIS

Non, lâche !

SOSIE

Est-il possible ?

CLÉANTHIS

Traître ! il n'est que trop assuré.
 C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible :
 Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
 Tu t'es d'avec moi séparé
 Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE

Vivat Sosie !

CLÉANTHIS

Hé quoi ! ma plainte a cet effet ?
 Tu ris après ce bel ouvrage ?

SOSIE

Que je suis de moi satisfait !

CLÉANTHIS

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

SOSIE

Je n'aurais jamais cru que j'eusse été si sage.

CLÉANTHIS

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
 Tu m'en fais éclater la joie en ton visage ?

SOSIE

Mon Dieu, tout doucement. Si je parais joyeux,
 Crois que j'en ai dans l'âme une raison très forte,
 Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
 Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS

Traître ! te moques-tu de moi ?

SOSIE

Non, je te parle avec franchise.

En l'état où j'étais, j'avais certain effroi
Dont avec ton discours mon âme s'est remise.
Je m'appréhendais fort, et craignais qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS

Quelle est cette frayeur ? et sachons donc pourquoi.

SOSIE

Les médecins disent, quand on est ivre,
Que de la femme on se doit abstenir,
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfants pesants et qui ne sauraient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvénients auraient pu s'en ensuivre.

CLÉANTHIS

Je me moque des médecins
Avec leurs raisonnements fades.
Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.
Ils se mêlent de trop d'affaires
De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;
Et, sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE

Tout doux !

CLÉANTHIS

Non, je soutiens que cela conclut mal ;
Ces raisons sont raisons extravagantes têtes.
Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal,
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE

Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux.
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLÉANTHIS

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE

Quoi ?

CLÉANTHIS

Tu m'as dit tantôt que tu consentais fort,
Lâche ! que j'en aimasse un autre.

SOSIE

Ah ! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE

Fais à ce discours quelque pause :
Amphitryon revient, qui me paraît content.



SCÈNE IV

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE

JUPITER

Je viens prendre le temps de rapaiser Alcène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommo-der.

Alcène est là-haut, n'est-ce pas ?

CLÉANTHIS

Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

CLÉANTHIS

Son chagrin, à ce que je vois,
A fait une prompte retraite.



SCÈNE V

CLÉANTHIS, SOSIE

SOSIE

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien
Après son fracas effroyable ?

CLÉANTHIS

Que, si toutes nous faisons bien,
 Nous donnerions tous les hommes au diable,
 Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE

Cela se dit dans le courroux ;
 Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées,
 Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées
 Si le diable les prenait tous.

CLÉANTHIS

Vraiment...

SOSIE

Les voici. Taisons-nous.



SCÈNE VI

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE

JUPITER

Voulez vous me désespérer ?
 Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMÈNE

Non, avec l'auteur de ma peine
 Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER

De grâce...

ALCMÈNE

Laissez-moi.

JUPITER

Quoi!...

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER

Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.
Souffrez que mon cœur...

ALCMÈNE

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER

Où voulez-vous aller?

ALCMÈNE

Où vous ne serez pas.

JUPITER

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré
Pour pouvoir un moment en être séparé :
Je vous suivrai partout, Alcmène.

ALCMÈNE

Et moi, partout je vous fuirai.

JUPITER

Je suis donc bien épouvantable?

ALCMÈNE

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable ;

C'est un supplice qui m'accable,
 Et je ne vois rien, sous les cieux,
 D'affreux, d'horrible, d'odieux,
 Qui ne me fut plus que vous supportable.

JUPITER

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit!

ALCMÈNE

J'en ai dans le cœur davantage;
 Et, pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit
 De ne point trouver de langage.

JUPITER

Hé! que vous a donc fait ma flamme,
 Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder?

ALCMÈNE

Ah! juste Ciel! cela peut-il se demander?
 Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme?

JUPITER

Ah! d'un esprit plus adouci...

ALCMÈNE

Non, je ne veux du tout vous voir ni vous entendre.

JUPITER

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?
 Est-ce là cet amour si tendre
 Qui devait tant durer quand je vins hier ici?

ALCMÈNE

Non, non, ce ne l'est pas, et vos lâches injures
 En ont autrement ordonné.
 Il n'est plus, cet amour tendre et passionné :
 Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,

Cruellement assassiné.

C'est en sa place un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé,
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER

Hélas! que votre amour n'avait guère de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'était que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMÈNE

Ah! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverais moins blessée,
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne,
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Sans doute avec assez de peine
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé
A de quoi ramener une âme qu'il offense,
Et dans l'amour qui lui donne naissance
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître,
Et l'on donne grâce aisément
A ce dont on n'est pas le maître;
Mais que de gaieté de cœur,
On passe aux mouvements d'une fureur extrême;

Que, sans cause, l'on vienne avec tant de rigueur
 Blessé la tendresse et l'honneur
 D'un cœur qui chèrement nous aime,
 Ah! c'est un coup trop cruel en lui-même,
 Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER

Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre;
 Cette action sans doute est un crime odieux.
 Je ne prétends plus le défendre;
 Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
 Et donne au vôtre à qui se prendre
 De ce transport injurieux.
 A vous en faire un aveu véritable,
 L'époux, Alcmène, a commis tout le mal.
 C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable:
 L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
 Et de vous offenser son cœur n'est point capable.
 Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser.
 Trop de respect et de tendresse;
 Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
 Il avait eu la coupable faiblesse,
 De cent coups à vos yeux il voudrait le percer.
 Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
 Où pour vous on doit toujours être;
 A son dur procédé l'époux s'est fait connaître.
 Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis.
 Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous;
 Lui seul a maltraité votre aimable personne.
 Haïssez, détestez l'époux,
 J'y consens et vous l'abandonne;
 Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
 Qu'une telle offense vous donne,
 N'en jetez pas sur lui l'effet;
 Démêlez-le un peu du coupable,

Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMÈNE

Ah! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et, pour les esprits irrités,
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous :
Je ne distingue rien en celui qui m'offense.
Tout y devient l'objet de mon courroux,
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux de même sorte occupent ma pensée,
Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux.
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER

Hé bien! puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
A vos ressentiments en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime.
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mon abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux;
C'est un crime à blesser les hommes et les dieux,

Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
 Que contre moi votre haine ramasse
 Tous ses traits les plus furieux ;
 Mais mon cœur vous demande grâce.
 Pour vous la demander je me jette à genoux,
 Et la demande au nom de la plus vive flamme,
 Du plus tendre amour dont une âme
 Puisse jamais brûler pour vous.
 Si votre cœur, charmante Alcmène,
 Me refuse la grâce où j'ose recourir,
 Il faut qu'une atteinte soudaine
 M'arrache, en me faisant mourir,
 Aux dures rigueurs d'une peine
 Que je ne saurais plus souffrir.
 Oui, cet état me désespère ;
 Alcmène, ne présumez pas
 Qu'aimant comme je fais vos célestes appas,
 Je puisse vivre un jour avec votre colère.
 Déjà de ces moments la barbare longueur
 Fait sous des atteintes mortelles
 Succomber mon triste cœur,
 Et de mille vautours les blessures cruelles
 N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
 Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer :
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
 Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
 Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
 Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
 Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable :
 Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
 Si de votre courroux mon trépas vous ramène,
 Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
 Aucune impression de haine
 Au souvenir de mon amour !
 C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALCMÈNE

Ah ! trop cruel époux !

JUPITER

Dites, parlez, Alcmène.

ALCMÈNE

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

JUPITER

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

ALCMÈNE

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMÈNE

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER

Vous me haïssez donc ?

ALCMÈNE

J'y fais tout mon effort,
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance
Faire encore aller le transport.

JUPITER

Mais pourquoi cette violence,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

ALCMÈNE

Qui ne saurait haïr peut-il vouloir qu'on meure ?

JUPITER

Et moi, je ne puis vivre à moins que vous quittiez
 Cette colère qui m'accable,
 Et que vous m'accordiez le pardon favorable
 Que je vous demande à vos pieds.
 Résolvez ici l'un des deux,
 Ou de punir ou bien d'absoudre.

ALCMÈNE

Hélas ! ce que je puis résoudre
 Paraît bien plus que je ne veux !
 Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
 Mon cœur a trop su me trahir.
 Dire qu'on ne saurait haïr
 N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER

Ah ! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse...

ALCMÈNE

Laissez. Je me veux mal de mon trop de faiblesse.

JUPITER

Va, Sosie, et dépêche-toi,
 Voir, dans les doux transports dont mon âme est
 Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée, [charmée,
 Et les invite à dîner avec moi.

(A part.)

Tandis que d'ici je le chasse,
 Mercure y remplira sa place.



SCÈNE VII

CLÉANTHIS, SOSIE

SOSIE

Hé bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous faisons entre nous un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage ?

CLÉANTHIS

C'est pour ton nez, vraiment ! Cela se fait ainsi !

SOSIE

Quoi ! tu ne veux pas ?

CLÉANTHIS

Non.

SOSIE

Il ne m'importe guère.
Tant pis pour toi !

CLÉANTHIS

Là, là, reviens.

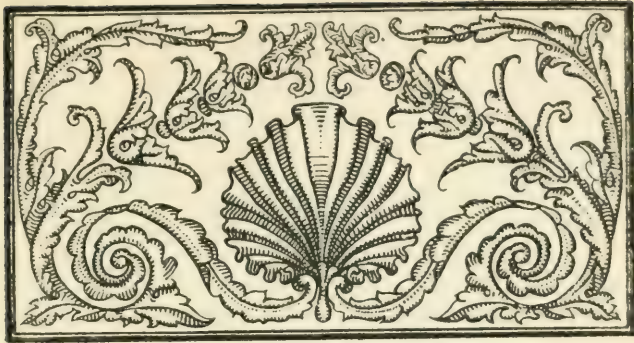
SOSIE

Non, morbleu ! je n'en ferai rien,
Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLÉANTHIS

Va, va, traître, laisse moi faire :
On se lasse parfois d'être femme de bien.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

AMPHITRYON

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache,
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache :
Je ne saurais trouver, portant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connaître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager ;
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allégresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête
Pour fuir leurs persécutions :
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête,
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je répons d'un geste de tête,

Je leur donne tout bas cent malédictions.
 Ah ! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
 Et de tout ce que donne une grande victoire,
 Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur !
 Et que l'on donnerait volontiers cette gloire

Pour avoir le repos du cœur !

Ma jalousie à tout propos

Me promène sur ma disgrâce,

Et plus mon esprit y repasse,

Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.

Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne ;

On lève les cachets qu'on ne l'aperçoit pas ;

Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en per-
 Est ce qui fait ici mon cruel embarras. [sonne

La nature parfois produit des ressemblances

Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;

Mais il est hors de sens que sous ces apparences

Un homme pour époux se puisse supposer,

Et dans tous ses rapports sont mille différences

Dont se peut une femme aisément aviser.

Des charmes de la Thessalie

On vante de tout temps les merveilleux effets :

Mais les contes fameux qui partout en sont faits

Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ;

Et ce serait du sort une étrange rigueur

Qu'au sortir d'une ample victoire

Je fusse contraint de les croire

Aux dépens de mon propre honneur.

Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,

Et voir si ce n'est pas une vaine chimère

Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit

Ah ! fasse le Ciel équitable

Que ce penser soit véritable,

Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit !

SCÈNE II

MERCURE, AMPHITRYON

MERCURE

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité ;
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,
Et je me sens par ma planète
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

MERCURE

Holà ! tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRYON

Moi.

MERCURE

Qui, moi ?

AMPHITRYON

Ah ! ouvre !

MERCURE

Comment, ouvre ! Et qui donc es-tu, toi
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte ?

AMPHITRYON

Quoi ! tu ne me connais pas ?

MERCURE

Non,

Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
Est-ce un mal répandu ? Sosie ! holà, Sosie !

MERCURE

Eh bien, Sosie ! oui, c'est nom.
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON

Me vois-tu bien ?

MERCURE

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande,
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON

Moi, pendard ! ce que je demande ?

MERCURE

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON

Attends, traître, avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE

Tout beau ! Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON

O Ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?

MERCURE

Eh bien ! qu'est-ce ? m'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?
Comme il les écarquille, et paraît effaré !
Si des regards on pouvait mordre,
Il m'aurait déjà déchiré.

AMPHITRYON

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudents propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON

Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître !

MERCURE

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON

Oui, coquin ! M'oses-tu méconnaître ?

MERCURE

Je n'en reconnais point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE

Amphitryon ?

AMPHITRYON

AMPHITRYON

Sans doute.

MERCURE

Ah ! quelle vision !

Dis-nous un peu, quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau ?

AMPHITRYON

Comment ! encore ?

MERCURE

Etait-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRYON

Ciel !

MERCURE

Etait-il vieux ou nouveau ?

AMPHITRYON

Que de coups !

MERCURE

Le nouveau donne fort dans la tête
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON

Ah ! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE

Passé, mon cher ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin ; va-t'en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON

Comment ! Amphitryon est là-dedans ?

MERCURE

Fort bien,
Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.



SCÈNE III

AMPHITRYON

Ah ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme !
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit !
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme !
A quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat ou le secret à prendre,
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?
Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?
Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager,
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.



SCÈNE IV

SOSIE, NAUCRATÈS, POLIDAS, AMPHITRYON

SOSIE

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRYON

Ah! vous voilà?

SOSIE

Monsieur...

AMPHITRYON

Insolent, téméraire!

SOSIE

Quoi?

AMPHITRYON

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMPHITRYON

Ce que j'ai, misérable?

SOSIE

Holà! Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATÈS

Ah! de grâce, arrêtez.

SOSIE

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRYON

Tu me le demandes, maraud ?
Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi
[c'est.

NAUCRATÈS

Daignez-nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON

Comment ! il vient d'avoir l'audace
De me fermer ma porte au nez,
Et de joindre encore la menace
A mille propos effrénés !
Ah ! coquin !

SOSIE

Je suis mort !

NAUCRATÈS

Calmez cette colère.

SOSIE

Messieurs.

POLIDAS

Qu'est-ce ?

SOSIE

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

SOSIE

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étais par votre ordre autre part occupé ?
Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATÈS

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE

Vous.

AMPHITRYON

Et quand ?

SOSIE

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une âme satisfaite
D'avoir d'Alcmène apaisé le courroux.

AMPHITRYON

O Ciel ! chaque instant, chaque pas,
Ajoute quelque chose à mon cruel martyr,
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire ni que dire.

NAUCRATÈS

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON

Allons, vous y pourrez seconder mon effort,
 Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
 Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
 Débrouillons ce mystère et sachons notre sort.
 Hélas! je brûle de l'apprendre.
 Et je le crains plus que la mort!



SCÈNE V

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS,
 POLIDAS, SOSIE

JUPITER

Quel bruit à descendre m'oblige,
 Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRYON

Que vois-je, justes dieux!

NAUCRATÈS

 Ciel! quel est ce prodige?
 Quoi! deux Amphitryons ici nous sont produits!

AMPHITRYON

 Mon âme demeure transie.
 Hélas! je n'en puis plus; l'aventure est à bout :
 Ma destinée est éclaircie,
 Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATÈS

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
 Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *désignant Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable ;
L'autre est un imposteur digne de châtement.

POLIDAS

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON

C'est trop d'être éludé par un fourbe exécrationnel ;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS

Arrêtez !

AMPHITRYON

Laissez-moi !

NAUCRATÈS

Dieux ! que voulez-vous faire ?

AMPHITRYON

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER

Tout beau, l'emportement est fort peu nécessaire ;
Et, lorsque de la sorte on se met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE

Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRYON

Je te ferai pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageants.

SOSIE

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAUCRATÈS

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON

Quoi! mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment?

NAUCRATÈS

Que voulez-vous qu'à cette vue
Fassent nos résolutions,
Lorsque par deux Amphitryons
Toute notre chaleur demeure suspendue?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir et de vous méconnaître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paraître,
Du salut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous aussi paraître en lui,
Et ne saurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux,
Et c'est d'un coup trop hasardeux
Pour l'entreprendre sans lumière.
Avec douceur laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER

Oui, vous avez raison, et cette ressemblance
 A douter de tous deux vous peut autoriser.
 Je ne m'offense point de vous voir en balance :
 Je suis plus raisonnable et sais vous excuser.
 L'œil ne peut entre nous faire de différence,
 Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
 Vous ne me voyez point témoigner de colère,
 Point mettre l'épée à la main :
 C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
 Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
 L'un de nous est Amphitryon,
 Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paraître.
 C'est à moi de finir cette confusion,
 Et je prétends me faire à tous si bien connaître
 Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
 Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître
 Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
 C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous
 De la vérité pure ouvrir la connaissance;
 Et la chose sans doute est assez d'importance
 Pour affecter la circonstance
 De l'éclaircir aux yeux de tous.
 Alcmène attend de moi ce public témoignage.
 Sa vertu que l'éclat de ce désordre outrage,
 Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
 C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;
 Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
 Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
 Attendant avec vous ces témoins souhaités,
 Ayez, je vous prie, agréable
 De venir honorer la table
 Où vous a Sosie invités!

SOSIE

Je ne me trompais pas. Messieurs, ce mot termine
 Toute l'irrésolution :
 Le véritable Amphitryon
 Est l'Amphitryon où l'on dine.

AMPHITRYON

O Ciel! puis-je plus bas me voir humilié?
 Quoi! faut-il que j'entende ici, pour mon martyr,
 Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,
 Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
 On me tienne le bras lié?

NAUCRATÈS

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
 L'éclaircissement qui doit rendre
 Les ressentiments de saison.
 Je ne sais pas s'il impose;
 Mais il parle sur la chose
 Comme s'il avait raison.

AMPHITRYON

Allez, faibles amis, et flattez l'imposture.
 Thèbes en a pour moi de tout autres que vous;
 Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
 Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER

Hé bien, je les attends, et saurai décider
 Le différend en leur présence.

AMPHITRYON

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;
 Mais rien ne te saurait sauver de ma vengeance.

JUPITER

A ces injurieux propos
 Je ne daigne à présent répondre,
 Et tantôt je saurai confondre
 Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON

Le Ciel même, le Ciel, ne t'y saurait soustraire,
 Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

JUPITER

Il ne sera pas nécessaire,
 Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
 Assembler des amis qui suivent mon courroux,
 Et chez moi venons à main-forte
 Pour le percer de mille coups.

JUPITER

Point de façons, je vous conjure;
 Entrons vite dans la maison.

NAUCRATÈS

Certes, toute cette aventure
 Confond le sens et la raison.

SOSIE

Faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises,
 Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.
 Que je vais m'en donner et me mettre en beau train
 De raconter nos vaillantises!
 Je brûle d'en venir aux prises,
 Et jamais je n'eus tant de faim.



SCÈNE VI

MERCURE, SOSIE

MERCURE

Arrête. Quoi! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent fleurier de cuisine?

SOSIE

Ah! de grâce, tout doux.

MERCURE

Ah! vous y retournez!
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE

Hélas! brave et généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE

Qui de t'appeler de ce nom
A pu te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton?

SOSIE

C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnaître :
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.

Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies,
Et, parmi leurs contentions,
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

MERCURE

Non, c'est assez d'un seul, et je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE

Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage ;
Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

MERCURE

Non ! un frère incommode, et n'est pas de mon goût,
Et je veux être fils unique.

SOSIE

O cœur barbare et tyrannique !
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE

Point du tout.

SOSIE

Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise.
En cette qualité souffre-moi près de toi :
Je te serai partout une ombre si soumise
Que tu seras content de moi.

MERCURE

Point de quartier ; immuable est la loi.
Si d'entrer là dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE

Las ! à quelle étrange disgrâce,
Pauvre Sosie, es-tu réduit !

MERCURE

Quoi ! ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends ?

SOSIE

Non, ce n'est pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parents,
Qu'avec très grande barbarie,
A l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

MERCURE

Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivants

SOSIE, *bas.*

Que je te rosserais si j'avais du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

MERCURE

Que dis-tu ?

SOSIE

Rien.

MERCURE

Tu tiens, je crois, quelque langage.

SOSIE

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille,
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

(Il rentre.)

SOSIE

O Ciel! que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, est une maudite heure!
Allons! cédon's au sort dans notre affliction;
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon.
Je l'aperçois venir en bonne compagnie.



SCÈNE VII

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS
POSICLÈS, SOSIE

AMPHITRYON

Arrêtez là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLÈS

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme.

AMPHITRYON

Ah! de tous les côtés mortelle est ma douleur!
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur.

POSICLÈS

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable...

AMPHITRYON

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et sans consentement l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS

Je n'embarrasse point là dedans ma pensée;
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais :
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.
Écouter d'un ami raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur, n'est point un coup à
Il ne faut écouter que la vengeance alors. [faire :

Le procès ne me saurait plaire,
Et l'on doit commencer toujours dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il advienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point
Et de vous il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON

Allons!

SOSIE

Je viens, Monsieur, subir à vos genoux
 Le juste châtement d'une audace maudite.
 Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups :
 Tuez-moi dans votre courroux :
 Vous ferez bien, je le mérite,
 Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON

Lève-toi. Que fait-on ?

SOSIE

L'on m'a chassé tout net ;
 Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
 Je ne songeais pas qu'en effet
 Je m'attendais là pour me battre.
 Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
 Tout de nouveau le diable à quatre.
 La rigueur d'un pareil destin,
 Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;
 Et l'on me des-Sosie enfin
 Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON

Suis-moi.

SOSIE

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?



SCÈNE VIII

CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE,
AMPHITRYON. ARGATIPHONTIDAS,
POSICLÈS

CLÉANTHIS

O Ciel !

AMPHITRYON

Qui t'épouvante ainsi ?
Quelle est la peur que je t'inspire ?

CLÉANTHIS

Las ! vous êtes là-haut, et je vous vois ici !

NAUCRATÈS

Ne vous pressez point ; le voici
Pour donner devant tous les clartés qu'on désire,
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.



SCÈNE IX

MERCURE, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS,
POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON,
ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS

MERCURE

Oui, vous l'allez voir tous, et sachez par avance
Que c'est le grand maître des dieux
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux.

Et, quant à moi, je suis Mercure,
 Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu
 Celui dont j'ai pris la figure ;
 Mais de s'en consoler il a maintenant lieu,
 Et les coups de bâton d'un dieu
 Font honneur à qui les endure.

SOSIE

Ma foi, Monsieur le dieu, je suis votre valet.
 Je me serais passé de votre courtoisie.

MERCURE

Je lui donne à présent congé d'être Sosie.
 Je suis las de porter un visage si laid,
 Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
 M'en débarbouiller tout à fait.
(Il vole dans le ciel.)

SOSIE

Le Ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !
 Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;
 Et je ne vis, de ma vie,
 Un dieu plus diable que toi.



SCÈNE X

JUPITER, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS,
 SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS,
 POSICLÈS

JUPITER, *dans une nue.*

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,
 Et sous tes propres traits vois Jupiter paraître.

A ces marques, tu peux aisément le connaître ;
 Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
 Dans l'état auquel il doit être,
 Et rétablir chez toi la paix et la douceur.
 Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
 Etouffe ici les bruits qui pouvaient éclater :
 Un partage avec Jupiter
 N'a rien du tout qui déshonore ;
 Et sans doute il ne peut être que glorieux
 De se voir le rival vu souverain des dieux.
 Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure,
 Et c'est moi, dans cette aventure,
 Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.
 Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie,
 Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
 De voir que pour lui plaire, il n'est point d'autre voie
 Que de paraître son époux ;
 Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
 Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,
 Et que ce qu'il a reçu d'elle
 N'a par son cœur ardent été donné qu'à toi.

SOSIE, *à part.*

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

JUPITER

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,
 Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle.
 Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
 Remplira de ses faits tout le vaste univers.
 L'éclat d'une fortune en mille biens féconde
 Fera connaître à tous que je suis ton support,
 Et je mettrai tout le monde
 Au point d'envier ton sort.
 Tu peux hardiment te flatter
 De ces espérances données.

C'est un crime que d'en douter :
 Les paroles de Jupiter
 Sont des arrêts des destinées.

(Il se perd dans les nues.)

NAUCRATÈS

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?
 Ne vous embarquez nullement
 Dans ces douceurs congratulantes ;
 C'est un mauvais embarquement ;
 Et, d'une et d'autre part, pour un tel compliment
 Les phrases sont embarrassantes.
 Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
 Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde :
 Il nous promet l'infaillible bonheur
 D'une fortune en mille biens féconde,
 Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand cœur,
 Tout cela va le mieux du monde ;
 Mais enfin coupons aux discours,
 Et que chacun chez soi doucement se retire :
 Sur telles affaires toujours
 Le meilleur est de ne rien dire.





DIJON — DARANTIERE







